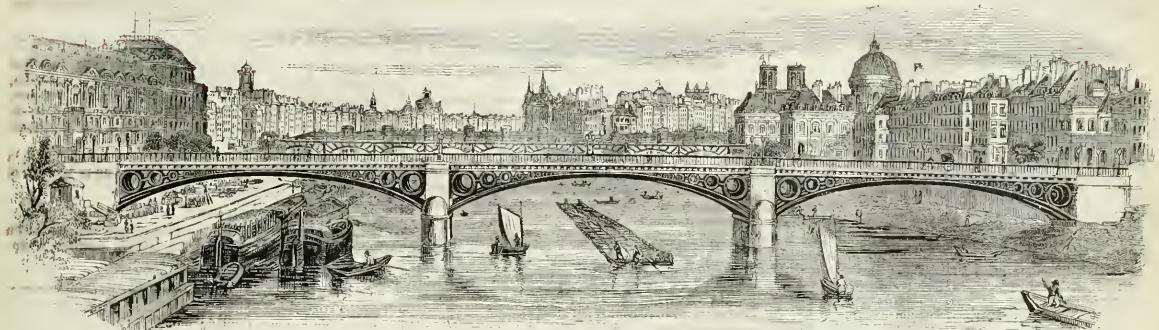


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 260. VOL. X. — SAMEDI 19 FÉVRIER 1843.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Le marquis del Carretto. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. Une Scène de la Nuit de Noël. — Exposition de la statue en bronze du général d'Autouart, sur la place de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Une Gravure. — Un Canonier du Romulus. Souvenir du 11 février 1811. Combat du Romulus. — Études sur le journal Paris, IV. Le feuilleton-roman. — Souvenirs de l'Amérique méridionale. La vallée de Santa-Aoa (Pérou). Six Gravures. — Le Misogyne. Deuxième partie. Conté, par M. Albert Aubert. (Suite). — Esquisse d'une histoire de la mode depuis un siècle. Les femmes sous le règne de Louis XVI. Cinq Gravures. — Oraison funèbre de Daniel O'Connell, par le B. P. Laeordaire, prononcée à Notre-Dame de Paris. Une Gravure. — Académie des sciences. — Bulletin bibliographique. — Correspondance. — Le bal de Pré-Chauz au Jardin d'Oriver. Une Gravure. — Principales publications de la semaine. — Rébus.*

Histoire de la Semaine.

Aux orages de la tribune, aux inflexibles harangues de la politique qu'un de ses adversaires a qualifiée d'irréconciliable ; au coup de la majorité, à sa sentence contre la minorité ennemie ou aveugle, ont succédé une inaptitude générale, une agitation sourde, mais profonde. Ce paragrahe, dont le vote était demandé comme un appui, comme une force, est devenu la cause d'une situation dont tous les bons citoyens se préoccupent avec la plus vive anxiété.

La Chambre, après ces vingt et une séances si remplies, si passionnées, a commencé la semaine nouvelle par quelques détails qui d'abord rappelaient la lutte à peine terminée ; elle a eu à tirer au sort la grande députation chargée de présenter au roi l'adresse votée samedi dernier. Le petit nombre de membres de l'opposition que le sort a désignés ont décliné l'honneur d'aller porter aux Tuileries l'arrêt prononcé contre eux par leurs collègues. La Chambre a aussi fixé son ordre du jour. Après le projet de loi portant règlement définitif du budget de 1843, qui a été mis le premier en délibération, viendra le projet de loi sur l'instruction primaire ; puis une proposition concernant les servitudes militaires ; le projet de loi sur l'instruction secondaire ; le projet sur le chapitre de Saint-Denis et le projet de loi sur les douanes.

La discussion de la loi sur le travail des enfants a commencé à la chambre des pairs. M. le ministre commerce a cherché à faire valoir les motifs qui se sont opposés à l'application des dispositions de la loi de 1841, qui est demeurée inéxecutée. Des difficultés ont pu se rencontrer sans doute, mais sept années se sont déjà écoulées depuis l'adoption du principe salutaire qui interdit de livrer des enfants à une odieuse exploitation. L'inaction du gouvernement, l'absence des règlements d'administration publique, aussi bien de ceux qui, aux termes de l'article 7, pouvaient étendre les prescriptions admises, que de ceux qui, aux termes de l'article 8, devaient en garantir l'application, sont des faits graves. Il faut espérer que les Chambres, instruites par cette expérience, prendront les mesures nécessaires pour que leurs vœux soient mieux remplis à l'avenir.

M. DEL CARRETTO À MARSEILLE. — Le ministre napolitain dont on connaît l'aventureuse odyssée, est débarqué à Marseille sur le *Nettuno*. Le *Sémaphore* du 11 annonce eu ces termes son débarquement au lazaret de ce port :

« La présence de l'ex-ministre marquis del Carretto à Marseille a excité une fermentation assez vive parmi les Italiens qui se trouvent dans notre ville. Le *Nettuno* est ancré près du fort Saint-Jean, si bien que, des hauteurs voisines, des groupes nombreux de Siciliens et de Napolitains ont pu improviser une manifestation contre le *seul passager* de ce vapeur. Toutefois, bien que les esprits fussent exaltés, car parmi ceux qui faisaient partie des rassemblements plusieurs avaient été proscrits par l'ordre de l'ex-ministre, il n'est



Le marquis del Carretto.

rien passé de répréhensible dans cette démonstration que nous avons à regretter pour la dignité des libéraux des Deux-Siciles et de l'Italie.

« Il a suffi de l'intervention amicale de quelques person-

nes influentes parmi ces étrangers pour calmer une effervescence momentanée et pour engager les groupes à se dissiper. Toutefois l'autorité a cru devoir prendre des mesures de prudence, ne fût-ce que pour rendre à l'avenir sans objet les rassemblements qui se formaient dans la journée autour de l'intendance sanitaire et sur la passerelle du fort Saint-Jean, et l'embourgeoisement des bateaux chargés de curieux autour du *Nettuno*.

« En premier lieu, l'intendance sanitaire a fait placer auprès de ce bâtiment deux embarcations portant pavillon jaune et montées par des gardes de la santé, pour écarter le public. Le pavillon jaune, signe de la quarantaine, a été également arboré sur le *Nettuno*. Puis deux commissaires de police, revêtus de leur écharpe et accompagnés de plusieurs agents, se sont approchés, dans deux bateaux, du bateau à vapeur napolitain, et, après avoir parlementé assez longtemps avec M. del Carretto, ont fini par le décider à abandonner le navire pour se rendre au lazaret, où il ne devait plus avoir ni danger à courir ni désagrément à essuyer.

« M. del Carretto est descendu dans une embarcation du *Nettuno*, montée par six rameurs, et a lors, protégé par les deux bateaux sur lesquels se trouvait la police et que précédait celui de l'intendance sanitaire, il a été transporté au lazaret, où il trouvera sans doute un repos dont il doit avoir grand besoin après toutes les vicissitudes qu'il a traversées depuis son départ de Naples. »

ANGLETERRE. — La chambre des communes a, dans sa séance du 11, ordonné, comme ses règlements l'autorisent à le faire, l'arrestation, par le sergent d'armes, de deux de ses membres qui refusaient de faire partie d'une commission.

Des efforts avaient été faits pendant la vacance parlementaire pour soulever une agitation contre le bill qui abolit les incaparités des juifs. Des pétitions étaient venues entre des deux lectures, et l'on en avait remarqué deux émanées de l'Université de Cambridge, en sa faveur de la mesure, une autre pour la combattre. Dans la nuit du vendredi au samedi de la semaine dernière, après un discours chaleureux de M. Peel, la Chambre a été au vote sur la dernière lecture du bill des juifs. La première majorité avait été de soixante-sept voix. La Chambre était cette fois plus nombreuse; elle comptait quarante-deux membres de plus. La majorité a été de soixante-troize (deux cent soixante-dix-sept contre deux cent quatre). On pense que cet échec notable du parti de l'intolérance religieuse imposera à la chambre des lords, et que l'Angleterre entrera enfin dans la voie de l'égalité.

ESPAGNE. — Le général Espartero a prolongé son séjour à Madrid plus longtemps que ne l'eût désiré le ministère. Le 2 il devait assister à la représentation du théâtre du Cirque, et l'autorité, redoutant une ovation, prit des mesures pour s'y opposer. Le général résolut alors de ne pas se rendre au Cirque, et il l'envoya auprès du général Narvaez, un de ses aides de camp pour lui faire part de sa résolution, voulant, disait-il, être tout prétexte à toute démonstration. Le général Narvaez fit répondre, à ce qu'il paraît, avec une indifférence jouée, que le général Espartero était libre d'aller ou de ne pas aller au théâtre, circonstance tout à fait indifférente pour le gouvernement, qui, quoi qu'il arrivât, aurait maintenu l'ordre. L'ex-régent est enfin parti le 7 pour sa ville natale, accompagné de MM. Gurtea et Murrieta. Les journaux progressistes disent qu'il va vivre quelque temps éloigné des affaires publiques. Il a quitté Madrid sans avoir consenti à faire visite à Marie-Christine.

Le ministère a présenté le 8 aux cortès un projet de loi sur la liberté de la presse.

DEUX-SICILES. — Le roi de Naples a publié une amnistie qui ne s'applique qu'aux actes postérieurs à 1850. Ainsi le brave général Pepe et tous les réfugiés de 1821 demeurent exilés. Espérons que Ferdinand II sera amené par calcul à accorder une amnistie pleine, entière, sans exception.

Le comité général de l'armée s'est constitué en gouvernement provisoire pour toute la Sicile. Le président est l'amiral Rizzuto Sottimo. — Le 3 février, après un combat acharné, le colonel Gross, qui commandait le fort de Castellonare, a consenti à remettre ce fort au peuple de l'armée, et s'est embarqué avec la garnison pour Naples. A partir de ce jour, aucune troupe napolitaine ne se trouve plus dans la capitale de la Sicile.

ETATS-PONTIFICAUX. — Les événements de Naples ont causé le plus vif enthousiasme à Bologne, à Rome, dans tous les Etats romains. A Rome, où ils ont été connus le 51, ils ont causé une joie extraordinaire. Réjouissances, hymnes d'allégresse ont éclaté avec une merveilleuse spontanéité. La municipalité a pensé que le gouvernement devait s'associer à la joie causée par les événements de Naples, et une proclamation qui reporte à Pie IX la gloire d'avoir rendu l'Italie à la liberté, a invité le peuple à lever par une illumination générale la pacification du royaume de Naples. Cette invitation a été acceptée avec enthousiasme.

Lord Minto est parti à la hâte le 5 de Rome pour Naples. Toscane. — Le comte de Turin le 6 y a apporté la nouvelle qu'à Florence une grande démonstration avait été faite en faveur du régime représentatif. Aucun désordre ne s'en est suivi. Le grand-duc a paru au balcon de son palais, et a solennellement déclaré sa résolution de gouverner désormais d'après une constitution. La population a témoigné une entière et ferme confiance dans ce parole, et que le prince semblait heureux de donner. A la date du 9 février, la Toscane et la Romagne étaient tranquilles.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN. — Les nouvelles de Naples ont ébranlé toute l'Italie. Voici comment à Milan ces événements ont été célébrés :

« Il a été décidé, écrit-on de cette capitale, qu'un signe de reconnaissance on ira au Grand-Théâtre, qui avait été abandonné depuis les déplorables événements de janvier. En conséquence, le 5 février, la Scala a été remplie comme par enchantement. Le lendemain (c'était un dimanche), trente mille personnes se sont donné rendez-vous à la cathédrale pour la dernière messe, qui a été célébrée à l'intention des habitants de l'armée morts pendant le bombardement.

PRÉVOYANCE. — Le jour où l'on célébrait la fête de la Claudelore à Turin, la mort de la comtesse d'une constitution par le peuple napolitain arriva. Une constitution par la ville. « Aussitôt, dit une correspondance, les quatre journaux politiques ont publié, par permission extraordinaire, un supplément non timbré, qui a été affiché à la porte de tous les établissements publics. Le ne vous en donnerai pas les éblouissements publics. Le ne vous en donnerai pas le détail : il me suffira de vous dire que les habitants étaient invités à illuminer leurs maisons le soir même, afin de célébrer cette grande et mémorable journée qui étonne une guerre civile si déplorablement commencée à Palerme. Pendant tout le reste du jour, un immense concours de peuple a parcouru la ville en faisant entendre des chants de triomphe, et à six heures l'ambassade de Naples et le palais de la Cité brillèrent d'une éblouissante illumination. Les deux tiers de la ville suivaient cet exemple. Environ 80,000 habitants remplissaient les rues et les places; les uns, portant des drapeaux et faisant entendre les cris de *Viva Pio nono!* *viva Carlo Alberto!* *viva il risorgimento dell'Italia!* La grande et belle rue du Pô, dont les boutiques étaient ornées de drapeaux et d'illuminations aux couleurs nationales de l'Italie, présentait un coup d'œil magique et capable d'éclipser Paris dans ses plus féériques splendeurs.

Le 6, la municipalité de Turin prit la résolution, bientôt imitée par celle de Gènes, de présenter au roi une pétition

demandant une constitution représentative. Ce projet fut porté à la connaissance du public par des suppléments à tous les journaux du dimanche et des placards affichés sur les murs de la capitale, annonçant que le grand-duc de Toscane avait accordé une constitution à son peuple. Sa Majesté fit appeler ses deux fils, et, après une longue conférence avec eux, décida qu'un conseil extraordinaire, composé des ministres à portefeuille et des ministres d'Etat, serait convoqué pour le lendemain lundi à neuf heures du matin. Dans ce conseil a été arrêtée la résolution de donner au Piémont la constitution, les bases, analogues à celles de notre charte française, ont été publiées le lendemain 8.

On écrit de Turin : « La plus grande activité règne toujours dans nos arsenaux, tout se ressent de cette fièvreuse attente des événements, qui pourrait bien aboutir à un conflit au printemps prochain. Dans quelques mois, notre pays sera entièrement à l'abri des entreprises extérieures. Le Piémont aura 120,000 hommes de troupes de ligne à ses frontières et 200,000 gardes nationaux parfaitement armés et exercés. »

STASSE. — Le conseil d'Etat de Genève a donné sa démission pour en appeler aux électeurs des accusations auxquelles il était en butte de la part du parti conservateur et de ses organes. Le grand conseil a voté une proposition ayant pour objet d'engager les conseillers d'Etat à retirer ces démissions. Dans le cas de persistance dans cette détermination, les réélections auraient lieu le 11 mars.

BAVIÈRE. — On écrit de Munich, le 10 février, que des troubles graves ont eu lieu le 9 et le 10 dans cette ville. Il paraît certain que le seul motif de ces troubles est l'animosité qui règne à Munich contre la comtesse de Landsfeld, connue sous le nom de Lola Montès. Voici, d'après les correspondances, le récit des faits :

Il s'est formé, parmi les étudiants de l'Université de Munich, comme parmi les étudiants de presque toutes les Universités allemandes, des associations qui se distinguent entre elles par le nom qu'elles adoptent et par les couleurs de leurs colifours. Cinq associations de ce genre existaient depuis longtemps à l'Université de Munich, sous les noms allemands de *Pfalzer*, *Schwaben*, *Franken*, *Bavaren*, *Isaren*, c'est-à-dire sous les noms des cinq provinces dont se compose le royaume de Bavière, lorsqu'une sixième se forma, sous le nom d'*Alemanna*, dans le salon même de la comtesse de Landsfeld, qui la prit sous sa protection particulière. Ses membres, au nombre de quinze à vingt, étaient coiffés de casquettes d'un rouge foncé et garnies d'une gause de différentes couleurs. Ceux qui en faisaient partie furent bientôt mis à l'index par les autres étudiants, qui rompirent tous rapports avec eux, et les déclarèrent indignes d'obtenir satisfaction pour une offense quelconque. Dans les premiers jours de ce mois, les *Alemannen* s'étant présentés aux cours de l'Université, y furent accueillis par des sifflets et des huées, et le professeur de physique, M. Sieber, se vit obligé de fermer son cours. Le lendemain, un avis du recteur invitait les élèves à s'abstenir de semblables démonstrations, et annonçait contre les auteurs du désordre de la veille. Cet avis resta sans effet. Le surlendemain, 6 février, les mêmes démonstrations se renouvelèrent lorsque les *Alemannen* parurent, et ce fut en vain que le professeur et le recteur cherchèrent à rétablir l'ordre. Le prince Wallerstein, ministre des affaires étrangères et chargé, par intérim, du portefeuille de l'instruction publique, prévenu de ce qui se passait, s'empressa de se rendre à l'Université, adressa aux étudiants quelques paroles bienveillantes qui furent accueillies par de nombreux vivats et par la promesse de ne plus troubler les cours à l'avenir. Cependant, en sortant de l'Université, trois ou quatre des *Alemannen* furent encore poursuivis par les huées et les *perats* (*à bas!*) d'une foule d'étudiants qui les escortèrent ainsi depuis le bas de la longue et immense rue Louis, jusqu'à la Loggia, située entre le palais du roi et l'église des Théâtres.

Le 9, vers midi, les mêmes cris, les mêmes huées se renouvelèrent avec plus de violence contre les *Alemannen*, qui se réfugièrent chez un traître nommé Rottmann, chez lequel ils dinent et tiennent ordinairement leurs réunions. Au comte de Hirschberg, irrité sans doute par les cris de la foule qui remplissait les galeries du bazar, tira tout à coup de dessous ses vêtements un poignard, et se précipita en furieux sur les personnes qui l'entouraient. Heureusement un genou jeune homme, en parvint à le désarmer. Les genoues n'osèrent pas s'emparer de lui, à cause de sa qualité de membre de l'*Alemanna*, et il put entrer tranquillement chez le traître, où l'attendaient ses camarades, qui, prenant fait et cause pour lui, écrivirent une lettre à la comtesse de Landsfeld pour réclamer son appui.

La comtesse quitta sur-le-champ sa demeure, et courut à pied au milieu du tumulte. Reconnue, menacée, poursuivie par les cris et les insultes de la multitude, elle essaya de chercher un refuge dans les maisons qui se trouvaient sur la légation d'Autriche, se fermaient devant elle. C'est alors qu'un vit le roi, prévenu de ce qui se passait, au milieu d'une foule au milieu du désordre et des cris de la multitude, offrir son bras à la malheureuse comtesse pour l'enlever de la protection. C'est ainsi qu'ils entrèrent ensemble dans l'église des Théâtres, situés vis-à-vis du palais, et là, la malheureuse femme, se jetant au pied de l'autel, s'écria : « Dieu! protège mon meilleur ami, mon seul ami ! » Aussitôt après elle ressortit seule, tenant un pistolet à la main.

Ces désordres, qui sont étranges, dit-on, aux mouvements qui agitent l'Europe en ce moment, ont occasionné quelques malheurs; il y a eu quelques blessés et beaucoup de vitres brisées. La cause de ce tapage, Lola-Montès, a dû quitter Munich, et pour toujours, à ce qu'on prétend.

Des nouvelles postérieures à celles que l'on vient de lire annoncent que l'ordonnance de clôture de l'Université de Munich a été ratifiée. Les cours ont recommencé le 14.

NORVÈGE. — On écrit de Christiania, le 1^{er} février : « Aujourd'hui le storting a ouvert sa session. C'est la douzième fois que cette assemblée se tient depuis la réunion de la Norvège à la Suède.

« La nouvelle de la mort du roi Christian VIII de Danemark a fait ici une sensation profonde et douloureuse, car ce prince a laissé ici des souvenirs impérissables. On se rappelle qu'après avoir été pendant deux années successivement lieutenant général et régent du royaume de Norvège pour le roi Frédéric VI de Danemark, le prince Christian fut élu le 17 mai 1814, par les représentants du peuple, roi de Norvège, et que c'est à lui que nous sommes redevables de la constitution qui régit encore aujourd'hui la Norvège. L'administration et le gouvernement de Christian I^{er}, de Norvège, ont été de courte durée, mais ils sont en bénédiction chez le peuple norvégien. Les journaux de Christiania ont encadré de noir l'annonce de sa mort, et beaucoup de personnes de notre capitale ont pris le deuil. »

DÉSASTRE EN MER. — On écrit d'Amsterdam, le 11 février : « Nous venons de recevoir l'annonce nouvelle, que dans le mois de novembre dernier, sur le lac Michigan (Etats-Unis), un incendie a détruit le steamer le *Pléiade*, qui avait à son bord environ cent cinquante passagers, dont seulement vingt-six sont parvenus à se sauver. La plupart des victimes de ce terrible événement étaient nos compatriotes : elles avaient émigré, la même année, des communes de Darseval, et de Winterwyk et de Dinxperl, parce que la secte à laquelle elles s'étaient affiliées, celle des Vieux Luthériens, se trouvait gérée en Hollande dans l'exercice de son culte. »

NÉCROLOGE. — M. le vicomte Jamis, lieutenant-général et pair de France, vient de mourir à Paris. C'est par erreur que la mort du général Jamis, un des débris de l'armée impériale, n'a pas été mentionnée dans notre dernier numéro. — L'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, est mort dans son palais de Lambeth, à Londres.

Courrier de Paris.

La société parisienne n'a pas manqué d'occupation dans ces derniers jours; il y a un arrière de plaisirs qu'on acquitte et qui entretient partout une grande activité. Les invitations se multiplient, les fêtes s'accablent, chaque journée a sa triologie : le concert, le bal et le souper. On ne voit partout que des décorateurs en exercice. Après d'une maison ayant un bal à chaque étage, il arrive que les pottiers font confusion en colportant leurs friandises, et les danseurs du premier consommement parfois les brochures destinées à l'entrain. Indépendamment des réunions de la moyenne propriété, il est à croire que tous les bals du grand monde se sont accomplis ou s'accompliront dans le cours de cette bruyante quinzaine. La politique revendique la soirée de M. Molé, la finance aura demain celle de M. de Rothschild. Quant à messieurs les ambassadeurs étrangers, ils sont infatigables, et jamais on ne vit plus de danses diplomatiques. En cette circonstance, les honneurs du pas de deux et de la présence dansante semblent être acquis à l'envoyé ottoman. Ses soirées obtiennent du moins un grand succès de curiosité, et l'on dit merveille de cette hospitalité à la turque et de la façon galante dont elle s'exerce. Sur ce chapitre tout féminin, notre civilisation n'a plus rien à nous enseigner à l'Orient, et le progrès est accompli. Si nos informations sont exactes, la magnificence musulmane préparait les plus extravagantes surprises aux dames conviées à la fête que Solyman-Pacha leur offre cette nuit même. Faut-il revenir sur un léger accident arrivé au premier et dernier concert donné naguère par Son Excellence, et d'où il résulterait que tous ses compatriotes ne sont pas encore également familiarisés avec nos usages. Il paraît qu'on avait disposé, en forme de loges, différents estrades dont le devant était couvert de riches tapis, et qu'un des pachas invités à y prendre place, se méprenant d'une manière fâcheuse sur la destination de la balustrade, parvint à s'y assoir à la turque. Cette situation du noble osmanli, ainsi juché les jambes pendantes sur une surface fort étroite, se termina par une culbute qui, heureusement, n'eut pas de résultat attristant; au contraire, puisqu'en dépit du droit des gens, le corps diplomatique et l'assistance s'égayèrent de l'incident, et que la victime elle-même prit le parti d'en rire dans sa barbe. Mais, pour en revenir à ce bal ottoman qui aura lieu ce soir, tant s'en faut que tous les admis soient des Turcs, et toutes les beautés françaises et étrangères de la capitale s'y sont donné rendez-vous. Nous discuterons là-dessus plus amplement la semaine prochaine.

Il est d'autres réunions qui, pour la splendeur et l'éclat, rivalisent toujours avec ces soirées officielles; nous voulons parler des fêtes de bienfaisance qui se succèdent presque sans interruption au jardin d'Hiver.

Les bruits que nous avons pu recueillir dans les commérages de cette semaine se rapportent à la situation. « Elle va donc à ce bal, disait hier l'une de mesdames les patronesses à certaine notabilité de la province. — Volontiers, lui fut-il répondu; mais y verrons-nous des autocrates? » Aller au bal pour voir des autocrates, n'est-ce point original? Il est vrai qu'il y a des autorités bien amusantes. On demandait à la madame patronesse l'âge de sa mère qui, au bal de madame de Lau... mazurkât avec l'ardeur et la vivacité d'une jeune fille. « L'âge de ma mère? la réponse est bien difficile : à l'en croire, elle rajeunit tous les ans, si bien que maintenant je suis son aînée. » Vous voyez qu'il y a des dames de charité qui ont manqué.

Sur le centre nauf, nous avons le mot de M. Félix le patriarche. Ignorant la position intéressante où se trouve mademoiselle Rachel, madame de B... avait envoyé à la

grande tragédienne une invitation pour la soirée qu'elle donnera dimanche. « Dites à madame de B... », répondit l'heureux père au message, que ma fille est indisposée, et ne pourra se rendre à cette réunion; mais moi, j'irai certainement. » Des amis officieux tenent encore de lui faire comprendre que ce n'est pas précisément la même chose.

Puisque nous voilà tombé dans cette fosse aux lions qu'on appelle les plaisirs d'Ithive, citons encore une historiette qui mériterait de trouver place dans quelque comédie. Le jeune C. de P., que sa famille veut interdire pour cause d'humour trop machabique, recevait l'autre soir plusieurs amis; mais ses meubles avaient été saisis dans la matinée, et l'artiste ayant proposé des gardiens à leur conservation, il fut facile à ce jeune sardanapale de déterminer les complaisants recors à s'affubler de la livrée et à passer pour ses domestiques. Tout alla bien d'abord; mais l'un d'eux, s'étant oublié à l'office *inter pocula*, jeta le masque qui le déguisait et reparut dans toute sa difformité naturelle. Il faut laver cette mention scandaleuse par une dernière annonce charitable: la fête annuelle des crèches aura lieu prochainement dans la salle Ventour.

Le théâtre vient d'exhumer deux anciennes figures: Thersite et Figaro, qui ne sont pourtant ni le Thersite d'Homère, ni le Figaro de Beaumarchais. La pièce représentée à la Comédie-Française, et dont l'auteur est M. Rolland de Villareux, peut être regardée plutôt comme la paraphrase des vers de Molière:

Il faut avouer, l'amour est un grand maître;
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos vices l'absolu engagement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment:
De la nature on nous fit les obstacles,
Et ses effets soudains ont un air de miracles;
D'un valet à l'instinct il fait un libéral,
Un avitant d'un poltron, un civil d'un brutal.

Pour les beaux yeux de la jeune captive Niséis, que ne tenterait pas Thersite? jamais l'amour d'opéra de telles métamorphoses. Oui, ce cynique difforme, cette machoire épaisse, cette caricature animée, Thersite enfin, but avec leurs propres armes Méridon le chanteur divin, et Calliècis le grand railleur attique, et Déiphon, le plus brave des Grecs après Achille. O puissante Niséis! un seul de tes regards a fait de Thersite un poète, et une seule de tes larmes l'a rendu intrépide comme Ajax. J'y souscris; mais pourquoi employer tant de vieux noms sonores et consacrés à une aventure de bouidoir? pourquoi relever *Sargines*, *Anaximandre* et la *Belle et la Bête*, sous le nom de plus vilain bouffon de l'antiquité? Telle était l'autre soi l'objection des érudits et des pointilleux, à qui les bienveillants opposaient une réponse assez facile à trouver: « Qu'importent le sujet, le nom, le temps, le lieu et les dieux, disaient-ils, si le récit a quelque charme et le langage de la distinction. » Voilà précisément ce qu'on a applaudi dans le coup d'essai du jeune poète; on a trouvé d'ailleurs qu'il s'était assez bien tiré de cette imitation lointaine du grec, et qu'il s'affublait avec une certaine aisance de tous ces oripeaux. Il ne porte pas sans grâce la couronne du festin, et de la lyre thébaine il tire des sons assez harmonieux. Seulement, n'allons pas prodiguer ces bucoliques amoureux qui contrarient également les données de la tradition et les habitudes de messieurs comédiens.

La seconde figure théâtrale de la semaine, l'immortel Figaro, est un autre Figaro de fantaisie. Celui-là fait bien comme l'autre tous les métiers pour vivre, mais ce sont les métiers épineux, sérieux, impossibles. Economiste sous l'ancien régime, philosophe et théoricien pendant la terreur, général et sabbreur aux jours de l'empire, libéral et banquier sous la restauration, et fonctionnaire de nos jours, qui reconnaîtra là notre éminent Figaro, ce paresseux avec délicatesse? Le personnage de M. Lesguillon est très-occupé et très-labourieux au contraire; c'est un homme grave, qui suit une carrière et se propose un but; c'est un peu le Figaro de la *Mère coupable* et beaucoup plus celui que Picard a voulu peindre dans le *Grillax-le-Rédoublé*. A qui nous conviendrait que le *Grillax-Figaro* ait tombé en la frappé sans trop l'éconter: le public de la Odéon est toujours un redoutable exécuteur de hautes-œuvres. Cependant, l'auteur, qui est un homme d'esprit, et dont les travaux consciencieux commandent l'intérêt, fera bien d'en appeler au parterre attentif des cabinets de lecture.

Le Gymnase a eu sa part de succès, grâce à *Christophe le Cordier*, suivi de la *Clef dans le dos*. *Christophe* est une pièce d'adieu pour Achard, qui abandonne le Gymnase, et avec la *Clef dans le dos* Arnal a continué ses débuts, telle est l'expression consacrée. Il s'agit encore de ces bonnes folies qu'Arnal, ce grand faiseur de madrigaux bouffons, mène jusqu'au bout avec l'aplomb et l'audace qui le caractérisent: un passe-partout c'est la délicatesse d'un ami, et qui, après toutes sortes d'investigations, se retrouve placé dans les dos d'une jeune dame; voyez-vous l'invention! Elle n'est peut-être ni très-spirituelle, ni très-humorale; mais c'est précisément dans ces tours de force qu'Arnal excelle et qu'il se montre le plus gracieux. Il a des petits mots subtils et des saillies à la croque au sel; il amuse son monde par mille tours ingénieux; c'est ce que nous le plus fin et le plus naturel qui nous reste; mais Arnal est-il à sa place au Gymnase, et ce César du grotesque ne voudra-t-il pas rentrer dans sa Rome du Vaudeville, quand l'heure de la réouverture aura sonné?

Dans le couplet final de cette nouveauté, le joyeux comédien se compare au flacon de champagne dont la mousse égale le dessert. Arnal est trop modeste, son talent n'est pas plus colifichet que hors-d'œuvre, et il offre assez de consistance et de relief pour figurer comme le principal raquet du festin et comme pièce de résistance.

Les comédies de paravent et les acteurs de salon redonnent à la mode, et M. de Castellane a des imitateurs qui vont sur les brisées de ses soirées dramatiques. L'arnalade *Un Monsieur et une Dame* a été jouée chez M. de Moplant, et les *Bains à domicile* du Palais-Royal, chez M. Vigié. Dans

quelques maisons de la Chaussée-d'Antin, où l'on a plus d'ambition, c'est le *Bourgeois gentilhomme* qu'on veut jouer.

Mais Paris n'est pas seulement depuis quelques jours, une arène politique, une salle de spectacle, un jardin d'Hyver, c'est encore le plus bruyant des Conservatoires de musique. De toutes parts le vibrant *gratté*, la basse ronfle, la flûte saute, et les chanteurs détonnent. Le salon Herz, le salon Ployel, le salon Pape, tous ces centres de réunions qui sont tour à tour et selon la circonstance, salle de conférence, assemblée d'actionnaires, école d'éloquence ou de danse, févrié en fait toujours des ateliers instrumentaux, des laboratoires chantants et autant de foyers lyriques. Les solos pleuvent comme les giboulées; les ariettes vous pourchassent, et le grand air ne vous permet pas de respirer. On annonce, du reste, le retour dans la capitale des exécutants les plus habiles. Les vigies musicales ont signalé Thalberg à l'horizon, M. Litz est en vue, et Chopin pour un concert demain.

Quoi, Chopin? — Oui, Chopin. — A demain, c'est assez.

Nous touchons bientôt à l'époque fortunée où l'opéra se marie à l'église, où le sacré fait alliance avec le profane, où l'on va chanter par dévotion, de même qu'on a dansé par esprit de charité. Le dilettantisme radiné va même parfois jusqu'à comprendre des *Requiem* dans le programme de ses concerts d'agrément.

Écoutez surtout ce qui vient d'obtenir un jeune compositeur à la salle Favart procure en ce moment toutes sortes de félicitations à l'un de nos meilleurs comiques. Des étrangers, abusés et victimes de leur prononciation vicieuse, se font inscrire à sa porte et le recherchent pour l'amour de la musique. C'est en vain que notre homme proteste qu'il ne sait même pas souffler dans une clarinette. « Pourtant, lui disait hier un de ces insulaires tenaces, vous avez écrit la partition de la *Nuit de Noël*, monsieur Reber? — Reberd, s'il vous plaît. — Fort bien! et vous jouez de la musique? — Mais non, je ne joue que la comédie. — Cependant, monsieur Reber, vous êtes bien maigre pour cela; marchez-vous? — A peu près. — Vous êtes bien hardi! le moule sifflet pourrait vous renverser, monsieur Reber. — Prononcez Rébard! — Que ne le disiez-vous plutôt! Eh bien! monsieur Reberd, avez-vous de la mémoire? — Oui, monsieur, et je me nomme Rebard. — C'est ce que nous verrons. »

Le crime inouï qui se juge à Toulouse fournirait aisément des détails dramatiques à notre petite chronique, mais ce grave procès n'en est qu'à ses débuts, et *l'Illustration* doit attendre le dénouement pour offrir cette tragédie à ses lecteurs par un côté et sous un point de vue que les autres journaux ne sauraient leur montrer aussi bien que nous.

Chronique musicale.

Sous le titre de la *Nuit de Noël*, M. Scribe, qui a brouillé et raccommodé tant de ménages, au Gymnase, à l'Opéra-Comique, au Théâtre-Français, dans la salle Favart, vient de trouver, à l'usage des laïcs, un grand Opéra. C'est un nouveau moyen de raccommodement entre deux jeunes époux bien près de divorcer. Ce moyen-ci ne laisse pas d'être quelque peu excentrique.

Albert et Henriette, nés dans un village d'Allemagne dont le nom est inconnu, mais que M. Scribe assure être situé dans les environs de Brême, se sont aimés et mariés contre le vœu de leurs parents. Au bout d'une année de vie conjugale, les perles conseils d'une petite veuve, les avis méchamment officieux d'un certain maître d'école ont si bien opéré, que notre gentil ménage est en guerre continue. Si l'un prétend qu'une bouteille de leur cave contient du tokai, l'autre soutient que c'est du sauterne. Et lorsqu'un obligent ami revient de la cave, apportant la pièce de conviction propre à décider le point en litige, voilà qu'il ne laisse tomber la bouteille, que la bouteille se casse et qu'on ne peut plus rien éclaircir. « Mais c'est l'aité du tokai, dit Albert. — Non pas, du sauterne, dit Henriette. » Tokai! sauterne! et la dispute de recommencer de plus belle. Là-dessus arrive le baron, jeune seigneur du pays, doué d'une fatuité vraiment singulière. Pour faire son entrée, il propose à ses jeunes vassales un bal dans la grande salle du château. Toutes d'accepter, cela va sans dire. Henriette aussi veut y aller, mais Albert s'y oppose. Querelle. Le baron envoie un bouquet à Henriette; Albert s'en empare. Querelle. La présence même d'un honnête vieillard, M. Léonard, personnage des plus vertueux, ne peut calmer les esprits irrités des deux jeunes époux. La toile tombe heureusement sur ces disputes. Le public n'a pas la douleur de voir la suite de cette scène de ménage; car Albert ayant découvert dans le bouquet un billet du baron, Henriette s'obstina à vouloir aller au bal, Albert à l'empêcher d'y aller, il en résulte cette fois une querelle accompagnée de voies de fait. Après quoi la femme est mise sous clef par le mari. Mais la fenêtre de sa chambre est presque au niveau du sol: Henriette ne tarde donc pas à reconquérir sa liberté. Voici que nous la revoyons bientôt en effet se rendant à ce bal, uniquement pour faire ce qu'Albert ne voulait pas qu'elle fit. Près d'entrer au château, elle rencontre le baron qui lui propose de l'accompagner dans une demi-heure, le temps de seller les chevaux. D'ici là elle l'attendra à la chapelle. Le vieillard vertueux surpris la fin de cette criminelle conversation. Le baron aperçoit Léonard, malgré l'obscurité de la nuit, croit ne pas être aperçu lui-même, et se cache précipitamment dans la tour du clocher: preuve qu'il est au moins aussi naïf que fat. Mais à peine est-il entré, que Léonard l'enferme à double tour; ce qui laisse au contraire supposer que le vieillard est pour le moins aussi malin qu'honnête. Quant à Albert, il est allé droit au bal, lui, mais pour y rencontrer le baron, et le tuer. Ne le trouvant nul part, et las de le chercher, il va s'en retourner. Pour gagner son logis, il faut qu'il traverse le cimetière. Le temps est froid et sombre. Minuit est près de sonner. Tout à coup, au milieu des ténèbres, derrière un massif couvert de neige, il croit voir l'ombre d'Henriette. Celle-ci, inquiétée d'at-

tendre le baron au rendez-vous, a quitté la chapelle où elle se morfondait. Tout en marchant pour se réchauffer, elle croit à son tour voir l'ombre d'Albert. Cette double apparition produit un effet miraculeux. C'est que, suivant une superstition très-acréditée dans le pays d'Albert et d'Henriette, toutes les fois que l'ombre d'une personne se montre la nuit de Noël, cette personne doit mourir au bout de vingt-quatre heures. Rentrés chez eux, chacun de son côté, peu importe comment, le lendemain, nos deux jeunes époux, mutuellement frappés de l'idée qu'ils minuit ils seront séparés pour toujours, ne songent plus qu'à être l'un pour l'autre d'une bonté, d'une amabilité, d'une tendresse, d'une affection dont rien n'approche. La jeune veuve et le maître d'école, qui qu'ils fassent, n'y peuvent plus rien. Léonard, pour le coup aussi spirituel que malin et vertueux, a reçu d'Albert et d'Henriette, séparément, la confidence de la mystérieuse apparition, sans les dissuader de leur absurde et fatale prévention. Il n'a délégué le baron de sa captivité ridicule qu'en lui faisant signer la nomination d'Albert au poste de garde général des forêts. Enfin, lorsque minuit sonne, après un souper où l'harmonie a régné comme elle régnait bien rarement dans un pareil tête à tête, Albert et Henriette sont tout étonnés de se retrouver parfaitement vivants. Léonard vient alors tout expliquer, en annonçant la double bonne nouvelle de leur fortune assurée par la place de garde général, et de leur bonheur complet par le consentement des parents à leur union. Pour la jeune veuve et le maître d'école, ils se marient ensemble, et c'est bien fait; le baron n'est pas longtemps à s'en convaincre. D'ailleurs, ne lui fallait-il pas un dédommagement?

C'est sur cette donnée, pas précisément bien gaie, pas très-dramatique non plus, mais habilement conduite comme M. Scribe seul peut-être était capable de le faire, que M. Reber a eu à composer sa musique. Le nom de ce compositeur n'est pas nouveau dans le monde musical; mais cette partition est la première qu'il ait écrite pour le théâtre. Jusqu'à présent l'encens des salons avait suffi à son ambition. Il est vrai que c'était cet encens quinquésimé d'un monde élégant où l'on ne jure que par ce qu'il y a de plus sacré en œuvres d'art et en noms d'artistes. Mais comment résister à la tentation fascinante de la popularité? Or, il n'y a de popularité possible en France pour les musiciens-compositeurs que par les œuvres de théâtre. M. Reber n'a donc pu s'empêcher de suivre la route commune. Malleheureusement le sujet de la pièce et le cadre de l'Opéra-Comique ne sont pas, ce nous semble, ce qui convient à la nature du talent de M. Reber. Son orchestration minutieusement travaillée, comme la plus fine mosaïque; ses idées logiquement développées, sans avoir toujours égard aux exigences quelquefois imprévues et brusques de la scène, surtout à l'Opéra-Comique, où le musicien doit, la plupart du temps, savoir humblement se sacrifier au librettiste, à l'acteur, au moindre accessoire; son sentiment personnel du beau, où l'étude la plus approfondie des anciens maîtres se montre à chaque instant, mais trop empreint, comme par une sorte de parti pris, d'une couleur rétrospective; tout cela réuni fait qu'au gré de ses amis et partisans, M. Reber eût trouvé plus d'éléments de succès, ou au moins d'un succès plus décidé, dans un livret de grand-opéra. Tous les morceaux de sa partition peuvent en effet être également cités pour leur propre mérite musical; mais il en est très-peu qu'on puisse signaler comme ayant ces qualités facilement communicatives, cette expansion irrésistible, condition première des triomphes populaires qui ont consacré la réputation des meilleurs compositeurs de l'école française. Sa mélodie, plus souvent grave et soutenue que gracieuse et légère, est souvent d'une harmonie riche et savante, mais qu'on souhaiterait d'un plus coloris et d'un plus éclat. Toutefois la ballade du premier acte, le duo de deuxième, où Henriette se plaint au baron d'avoir été battue par son mari; au troisième, les couplets spirituels de M. et madame Potinberg, et par dessus tout, le duo d'Albert et Henriette, témoignent d'un excellent sentiment de déclamation musicale. Mademoiselle Darcier et M. Mocker disent ce dernier duo avec infiniment de charme; ces deux rôles leur conviennent d'ailleurs parfaitement. M. Ricquier est, comme toujours, très-amusant dans le rôle du maître d'école, et mademoiselle Lemercier se tire assez bien du personnage peu favorable de la jeune veuve. M. Pouchard l'ait rempli avec distinction le rôle du baron; mais il n'y a guère moyen de produire beaucoup d'effet dans ce rôle, pas plus que dans celui de Léonard, de ce vieillard honnête et vertueux, à qui on ne demanderait pas mieux que de s'intéresser, mais qui, toutes les fois qu'il paraît, chante des choses tellement raisonnables et savantes, qu'on lui passerait volontiers moins de science, d'honnêteté, à condition qu'il fût plus aimable, et plus gaillard. C'est à propos de ce personnage qu'on sent toute la sagesse de cette maxime: « Faut-il du verbe, pas trop, et en faut. » Le rôle de Léonard est cependant très-bien chanté par M. Bussine. — M. Cicri a tenu pour le deuxième acte de la *Nuit de Noël* un dénouement d'un effet de neige plein de vérité: cela n'étonnera personne.

La semaine a été des plus riches en concerts dignes d'être mentionnés. Celui de madame Damoreau-Cinti, où la reine des chanteuses légères a fait ses adieux au public, n'a été qu'une suite non interrompue d'émotions douces et vives, tristes et ravissantes, mais toutes vraiment artistiques. A côté de l'admirable cantatrice, madame Pleyel, le Liszt et le Thalberg des pianistes de son sexe, a tenu tout son auditoire sous un charme inexprimable. A ces deux noms si légitimement célèbres il faut joindre celui de M. Alard, qui a eu sa bonne part des honneurs de la soirée.

Deux noms nouveaux, qui ne tarleront pas sans aucun doute à se répandre dans le monde parisien, se sont produits avec éclat au beau concert donné par la *Revue et Gazette musicale*: l'un est celui de mademoiselle Antonia di Mondini, continue de madame Pauline Viardot, formée à l'excellente école de M. Manuel Garcia; l'autre, celui de M. Blumenthal, com-

positeur et pianiste de dix-huit ans, dont les productions révélaient un talent le plus heureusement original. Nous aurons plus d'une occasion de parler de ces deux artistes; voilà pourquoi nous ne faisons aujourd'hui que les nommer, bien qu'ils aient excité, à cette matinée, le plus vif enthousiasme.

MM. Alard, Hallé et Franchomme, dont les matinées de musique de chambre eurent tant de succès l'hiver dernier à la petite salle du Conservatoire, ont repris dimanche dernier, à la salle Clavierine, le cours de leurs artistiques travaux. — Le même jour, MM. Dancla frères ont donné la quatrième et dernière de ces remarquables séances, où leur talent d'exécution, mis avec une rare intelligence au service des œuvres des plus grands maîtres, est constamment accueilli avec tant de faveur.

Semblable au soleil de cet univers musical, vers lequel diverses sociétés éparses paraissent graviter comme autant de planètes lumineuses, la Société des Concerts du Conservatoire continue majestueusement à vivre de ses rayons har-



Théâtre de l'Opéra-Comique. — *La Nuit de Noël*. — Deuxième acte, décoration de M. Cicéri. — Albert, Mockery; Henriette, mademoiselle Darrier.

monieux l'esprit de notre dilettantisme. A la dernière séance, ce fut un ravissement inexprimable d'entendre la vingt-quatrième symphonie de Haydn qu'on exécutait ce jour-

nu tout exprès à Paris pour y faire connaître quelques-unes de ses œuvres, très-estimées en Allemagne.

là pour la première fois depuis vingt et un ans que cette Société existe. Madame Castellan, dont nous avons, il y a quelque temps, annoncé l'heureux début au Théâtre-Italien, a obtenu de bien légitimes applaudissements en dans un air de la *Création* de Haydn, et surtout dans l'air de *Così fan tutte* de Mozart. M. Hermann, dans un solo de violon de sa composition, qu'il a joué avec beaucoup d'expression, de largeur, une belle qualité de son et une exécution brillante, a recueilli à son tour un succès des plus francs. Enfin la symphonie en *fa* de Beethoven, dont on a fait répéter l'audantissimo, a magnifiquement terminé le concert. Parmi les ouvrages nouveaux, quiseront prochainement exécutés aux Concerts du Conservatoire, nous avons entendu citer d'avance, avec éloges, une symphonie de M. Chelard, compositeur français, maître de chapelle du duc de Weimar, qui est venu

G. B.

Exposition de la statue en bronze du général d'Hautpoul, sur la place de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, par M. Jaley.

Le 6 mars 1807, un mois après la bataille d'Eylau, l'empereur ordonna, par un décret daté du camp d'Osteroede, que l'on foudit les vingt-quatre canons pris à Eylau pour en faire une statue équestre représentant le chef intrépide des cuirassiers dont l'action avait été si brillante et si glorieuse dans cette journée. Ce chef illustre était d'Hautpoul, frappé mortellement par un biscaien en exécutant une troisième charge contre le centre de l'armée russe. Il mourut cinq jours après, regretté de toute l'armée comme un des meilleurs officiers de cavalerie qu'elle eût jamais en dans ses rangs; il mourut regretté de l'empereur, qui avait eu le projet d'honorer sa vie en le nommant maréchal de France, et qui voulut honorer sa mort en ordonnant que son corps, transporté à Paris, y fût inhumé solennellement.

Le décret du 6 mars 1807 n'a point été exécuté: la statue, exposée aujourd'hui sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, est comme une juste, quoique incomplète, réparation de cette inexécution de la volonté impériale.

Il faut voir dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, parmi ces magnifiques et pittoresques descriptions de nos héroïques batailles, les traits épars qui racontent l'habileté et le courage de d'Hautpoul et des glorieux services qu'il rendit à Hohenlinden, à Austerlitz, à Jéna, à Eylau.

Dans le récit de la bataille d'Eylau, M. Thiers décrit ainsi la scène où d'Hautpoul fut blessé mortellement: « Murat part au galop, réunit ses escadrons, puis les fait passer entre le cimetière et Rothenen, à travers ce même débouché par lequel le corps d'Angereau avait déjà marché à une destruction presque certaine. Les dragons du général Grouchy chargent les premiers pour déblayer le terrain et en écarter la cavalerie ennemie. Ce brave officier, renversé sous son cheval, se relève, se met à la tête de sa seconde brigade, et réussit à disperser les groupes de cavaliers qui précédaient l'infanterie russe. Mais pour renverser celle-ci, il ne faut pas moins que les gros escadrons vêtus de fer du général d'Hautpoul. Cet officier, qui se distinguait par une habileté consommée dans l'art de manier une cavalerie nombreuse, se présente avec vingt-quatre escadrons de cuirassiers, que suit toute la masse des dragons. Ces cuirassiers, rangés sur plusieurs lignes,



s'ébranlent et se précipitent sur les baïonnettes russes. Les premières lignes arrêtées par le feu ne viennent pas, et, se repliant à droite et à gauche, viennent se reformer derrière celles qui les suivent pour charger de nouveau. Enfin, l'une d'elles, lancée avec plus de violence, renverse sur un point l'infanterie ennemie et y ouvre une brèche, à travers laquelle cuirassiers et dragons pénètrent à l'envi les uns des autres... Une affreuse mêlée s'engage entre eux et les fantassins russes. Ils vont, viennent, et frappent de tous côtés ces fantassins opiniâtres. Tandis que la première ligne d'infanterie est ainsi culbutée et hachée, la seconde se replie sur un bois qui se voyait au fond du champ de bataille. Il restait là une dernière réserve d'artillerie. Les Russes la mettent en batterie, et tirent confusément sur leurs soldats et sur les nôtres, s'inquiétant peu de mitrailler, amis et ennemis, pourvu qu'ils se débarrassent de nos redoutables cavaliers. Le général d'Hautpoul est frappé à mort par un biscaien... »

Le général d'Hautpoul-Salettes (Jean-Joseph-Ange) était né, en 1754, au château de Salettes, dans l'ancien Languedoc, d'une famille déjà illustre à l'époque de la première croisade. Il entra comme simple volontaire dans la légion corse, et fut reçu, en 1777, dans le régiment de Languedoc. Il était colonel du sixième régiment de chasseurs à cheval, et avait rendu des services importants, lorsque la loi qui éloignait des fonctions publiques tout Français né de famille noble, allait l'obliger de quitter l'armée. Les soldats de son corps déclarèrent qu'ils ne se battraient pas si on leur enlevait leur brave colonel. Cette exception en sa faveur fut accordée, et il était à la tête de son régiment dans la journée de Fleurus.

Il prit sa part héroïque des luttes de la révolution jusqu'au jour glorieux et fatal qui vint l'enlever, à l'âge de soixante ans, à la patrie qu'il avait servie d'un cœur fidèle, d'un courage intrépide et d'une intelligence égale à son courage.

On lit l'inscription suivante sur la statue dont l'exposition fournit l'occasion de cette notice :

Jean-Joseph d'Hautpoul, sénateur, général de division, né à Salettes le 15 mai 1754, blessé mortellement à Eylau le 8 février 1807.

Cette statue en bronze est l'œuvre distinguée de M. Jaley.

Un Canonnier du Romulus. — Souvenir du 11 février 1814.

Les bords de la mer, en Provence, sont semés de petites chapelles dédiées à la patronne des marins. Dans chacun de ces ermitages, la Vierge est honorée sous un nom différent, tiré des attributions mêmes que le culte des habitants de la localité lui confie.

Parmi les plus vénérées de ces madones protectrices, on cite NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE, dont la chapelle, bâtie entre Saint-Nazaire et Toulon, au sommet du plus haut promontoire de la côte, semble suspendue sur l'aile des nuages, entre la terre et le ciel.

Le premier vendredi de mai, jour consacré par la tradition, les malades du pays vont processionnellement implorer le secours de cette divine consolatrice des affligés ; et le dimanche suivant, pour la remercier sans doute des guérisons miraculeuses qu'on espère d'elle, on se part en foule vers la chapelle, où le service divin est célébré sur un autel couvert de bouquets et d'ex-voto. C'est ce pèlerinage qu'on désigne en Provence sous le doux nom de *fête du Mai*.

Au pied de la montagne se déroule du sud au nord-est, dans un grand cadre de chênes-liège et de pins, une jolie plaine qui, probablement à cause de l'absence totale des mûriers qu'on y remarque, a été baptisée du nom de Mûrières. C'est cette plaine que les pèlerins du Mai, au retour de la messe, trouvent des restaurants en plein vent, *sub dio*, des bals sous les pinèdes, et de tout côté une foule de mar-

chands de quincaillerie et de bijoux, qui accourent au Mai comme à leur foire.

Au mois d'avril 1816, je convins avec un de mes amis qui s'est fait une belle réputation dans les arts, et que Mory appelle le Vernet de l'aquarelle, d'accomplir un pèlerinage d'artiste à ce pronontoire, but de tant d'autres pèlerinages plus profanes sous des dehors plus religieux. Pendant les quinze jours qui précéderent le premier dimanche de mai, nous rêvâmes de guirlandes, de jeunes filles vêtues de blanc, dansant sur les tapis de gazon à l'ombre des grands arbres ; de chansons joyeuses et de sonores éclats de rire, éblouissant les échos austères des solitudes. Pendant quinze jours, nous caressâmes la perspective de si douces pastorales, nous entrevîmes de si adorables éloges en action, que les ombres de Virgile et de Théocrite dirent en être profondément humiliées. Il est vrai qu'elles furent vengées par le plus grand luxe de mystification que le hasard ait jamais déployé contre de pauvres rêves de poète.

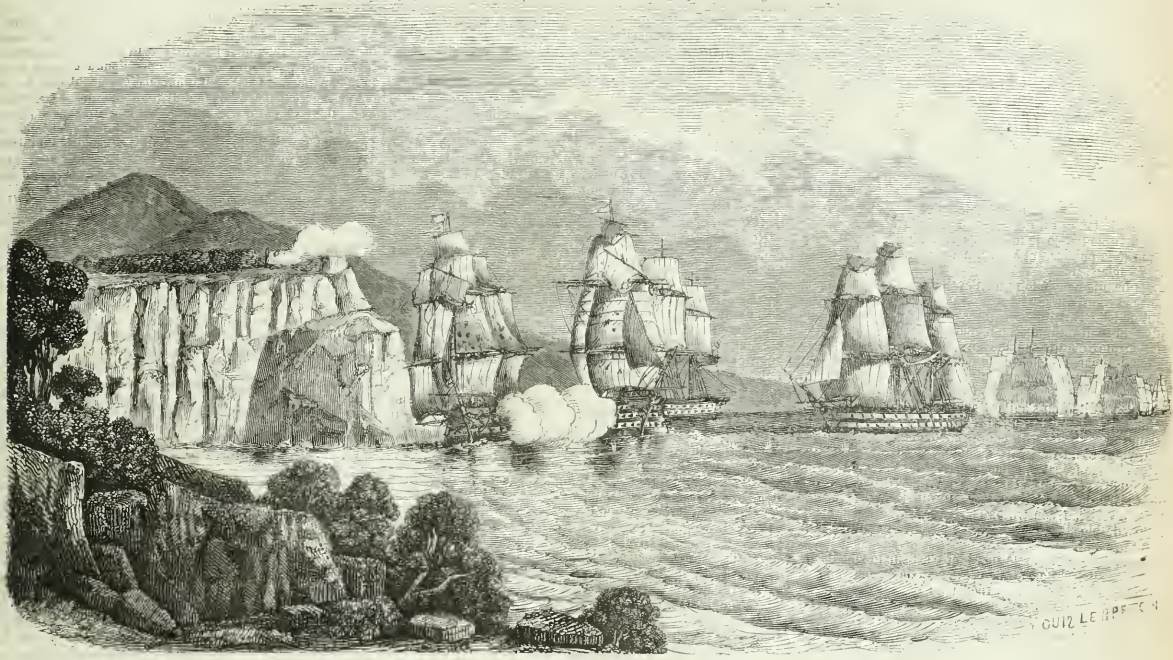
Le 5 mai, en effet, à six heures du matin, nous nous embarquâmes, Courdouan et moi, à bord d'un des rapides pyrscaphes qui transportent ce jour-là, de Toulon à la Seyne, les nombreux pèlerins du Mai. Courdouan portait sous le bras un album destiné à reproduire les groupes gracieux de jeunes gens, les rocs pittoresques, les bouquets de pins que notre artiste rencontrerait sur son passage ; moi je portais sur l'é-

paupe un fusil aussi incommode qu'innocent, mais qui devait donner à ma prosaïque personne une certaine contenance, au milieu de la foule endimanchée qui se presse, à pareil jour, sur la route que nous allions parcourir.

Le petit navire à vapeur était chargé à fond. Plus de trois cents passagers encombraient son pont et ses cabines. Un pareil colis nous promettait une traversée laborieuse. J'avais froid, et, dans un soudain accès d'impatience, je levai au ciel un regard presque impertinent, comme pour lui demander raison de cette première contrariété.

Le ciel n'était guère de meilleure humeur que moi. Je fus flatté de la coïncidence, mais je n'en fus pas radouci. Des nuages lourds et gris voilaient l'horizon, et le soleil n'aurait ses yeux qu'avec effort, comme quelqu'un qui a passé une mauvaise nuit.

La mer n'avait pas plus de sourires que le ciel. Une houle hargneuse soulevait, à intervalles égaux, le navire qui possédait des ridements de fatigue et d'ennui. Une brise du sud-est, humide et froide, nous pénétrait les vêtements et les os. Il n'y avait guère que les jeunes pèlerins du Mai, qui, soulevés par la présence des beautés de seize ans assises contre les bastingages, protestassent par des chants et des rires contre les maussades présages atmosphériques. Mais il était facile de voir que les plus gais de la troupe se battaient les flancs pour échapper aux influences extérieures ; qu'ils grelottaient



Combat du Romulus, d'après un dessin de M. Courdouan.

sous leurs trop précoces vêtements d'été, et qu'ils allaient regretter bientôt une fanfaronnade imprudente que le ciel, contre sa bonhomie habituelle, ne voulait pas ratifier cette fois.

Il était plus de sept heures quand nous débarquâmes sur le joli quai de la Seyne. Nous étions gelés, morfondus et peu disposés à poursuivre les éloges rêvés. Je fus sérieusement tenté de précipiter moi fusil dans la Darce, ne fût-ce que pour me venger contre quelque chose du prosaïque début de notre excursion. Enfin, j'allongeai un pas résolu vers le navire qui allait retourner à Toulon. Mais Courdouan me retint. Il me montra deux essais de jeunes filles coquettes et charmantes, portant dans des corbeilles d'osier blanc des fruits et des fleurs, et se dirigeant courageusement vers le Mai. Il me montra d'admirables groupes de pins, au loin, et qui nous appelaient d'un air perfide. Il me fit rougir de mes craintes, me traita même de poltron ; bref, il stimula si bien mes jambes, mon amour-propre et mon imagination, qu'un quart d'heure après, malgré mes pressentiments que j'ai, par expérience, le droit de croire infallibles, je franchissais avec lui les pentes roides et poudreuses qui conduisent, par des sentiers de chevriers, à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, perchée sur la crête la plus élevée du cap Scier.

« Voilà, me dis-je une fois en route, la plus grande preuve de dévouement que j'aie jamais donnée à l'art et à l'amitié. » Vers dix heures, nous atteignîmes les Mûrières. Quelques quadrilles étaient déjà organisés. Je remarquai en passant que l'on dansait sans plaisir et sans entrain, et que l'inquiétude envahissait les plus obstinés champions de la fête. J'acquis la certitude que si j'avais été le seul à bord à manifester du malaise et de l'hésitation, c'est que j'avais seul osé être sincère.

Enfin, après quelques soudaines irradiations de soleil, qui faisaient ressembler les nuages à de grandes ombres chinoises, d'orages bouffés de vent montèrent de la mer, et la pluie, que mes nerfs, véritables baromètres vivants, avaient pressentie le matin, commença à détrempier les chemins. — On soutint bravement la première ondée, espérant sans doute dévaster le veto inopportun des éléments ; mais les averse devenant de plus en plus copieuses, force fut de battre en retraite. Dès ce moment, la démolition s'empara de tous ces pimpants danseurs, et l'enthousiasme artistique n'avait entrainé malgré moi dans cette belle équipée, était plus triste et plus déconcerté que personne. J'eus un instant la pensée de lui proposer d'esquisser la déroute générale dont nous étions témoins, tandis que je monterais la garde, l'arme au bras, à ses côtés, dans la crainte que quelque pèlerin furieux ne prit ce croquis pour une épigramme à son adresse. Cependant, comme j'étais en frais de sacrifices depuis le matin, je voulus me montrer clémente jusqu'au bout, et je renonçai ma petite vengeance.

Nous reprîmes le chemin de la Seyne avec une ardeur toute différente de celle dont nous venions de faire preuve quelques heures auparavant. Mais à peine avions-nous fait quelques milles, qu'un épouvantable torrent d'eau nous arriva tout court. Il me sembla qu'un nuage s'ouvrait en grand sur nos têtes, et que nous étions enveloppés d'eau comme si nous nous trouvions plongés en pleine rade, les pieds rivés au fond. Cela ne dura heureusement que quelques secondes, juste le temps qu'il fallait pour ne pas être tout à fait asphyxié.

Quand les arbres et les rochers reparurent autour de nous, sur les marges du chemin, nous aperçûmes à nos côtés, un brave vieillard qui avait été, comme nous, submergé par le

tourbillon, et qui secouait ses yeux comme un plongeur qui reparait à la surface de l'eau.

« Monsieur le chasseur, dit-il en s'adressant à moi, que dites-vous de ce temps ? »

— Un peu pénétrant, répondis-je avec gravité.
— Si vous et votre compagnon voulez accepter, dans ma petite maison de campagne, à cent pas d'ici, une hospitalité que je vous offre de bien grand cœur, vous échapperez peut-être à un déluge semblable à celui de tout à l'heure.

Je m'inclinai autant que la roideur de mes vêtements, collés sur ma peau, me le permit, et je répondis gracieusement : « Merci, mon brave homme. Vous devez sentir par vous-même que le bain est trop complet pour que notre costume redoute de nouvelles inondations. »

Il insista cependant, et Courdouan finit par se décider. Je le suivis avec la même résignation que j'avais montrée le matin, et j'eus lieu de me louer de cette détermination, car Courdouan avait flairé cette fois une bonne aubaine d'artiste à l'aide de laquelle il espérait bien que nous nous dédomagerions des fatigues et des mystifications de la journée.

En arrivant à l'habitation, nous trouvâmes un bon feu allumé par une jolie enfant, et devant lequel nous nous installâmes avec un sentiment de bien-être infini. Pendant que la chaleur séchait nos habits trempés, mon regard découvrit, dans un sillon de la cheminée, une histoire de Napoléon illustrée par Horace Vernet, et dans l'autre, un grand lustre en plâtre de l'empereur. Ces deux découvertes m'éclairèrent sur les goûts littéraires et sur le culte politique de notre hôte, qui, pendant cet examen, changeait de vêtements et répondait avec plus ou moins de succès aux reproches que sa fille lui adressait sur la folle témérité d'un voyage aux Mûrières par un ciel aussi menaçant qu'on l'avait vu le matin.

« Sa toilette terminée, il vint s'asseoir auprès de nous d'un air jovial, et je remarquai alors avec étonnement que le ruban rouge de la Légion d'honneur était noué à la boutonnière de sa veste de pinchinet.

« Monsieur a-t-il milité, sans doute? demanda Courdouan, dont les regards avaient suivi la direction des miens.

— Marin, monsieur, canonnier de marine.

— Et y a-t-il bien longtemps que vous avez été mis à la retraite?

— Oh! ont-ils bien longtemps, dit-il avec un mélancolique sourire; voilà plus de trente ans que je vis dans cette maison retirée, consacrant ce qui me reste de forces à travailler et à élever ma fille.

« Quel a été votre dernier maître? » dis-je d'un air distrait, autant pour flatter les souvenirs de notre vieil hôte que pour chercher la tonalité de la conversation qui menaçait de tomber dans l'atténuement des détails de la famille.

Le vieux marin releva sa tête par un mouvement soudain de verveur et de jeunesse, et d'une voix orgueilleuse, cria, plutôt qu'il ne prononça, le nom du *ROMULUS*.

Mon enfance avait si souvent entendu raconter le combat du *Romulus*, cette glorieuse lutte d'un vaisseau contre toute une escadre, et qui jeta un dernier rayon sur l'amaillonnée marine de l'Empire, que, devenu homme, cette histoire me semblait déjà ensevelie dans la nuit des temps. En retrouvant tout à coup un héros encore vivant de cette belle époque, j'assignai vite dans mon cerveau une date plus convenable à cet événement, et je regardai avec une avidité respectueuse ce débris d'une génération d'hommes qui, après quarante ans de fatigues, de guerres, de privations et de souffrances, ont trouvé en eux assez de force pour vivre encore trente ans dans le travail et les soins domestiques.

« La pluie tombe à torrents, dis-je au vieux canonnier. Nous ne pourrions nous remettre en route que dans quelques heures peut-être. Soyez aimable tout à fait, et complétez votre bonne hospitalité par le récit du combat du *Romulus*, dont j'ai lu ou entendu une foule de narrations toutes plus contradictoires les unes que les autres.

— C'est une histoire trop vieille pour qu'elle puisse vous intéresser encore, répondit-il.

— Les faits de ce genre ne vieillissent jamais, repris-je avec obstination. Qu'y a-t-il de plus immortel que la gloire?

— Je vous promets, dit Courdouan, de m'inspirer de votre récit et de reproduire un jour sur la toile, tel que vous nous le tracerez, le tableau du combat du *Romulus*.

— Et moi, ajoutai-je, je m'engage à retener fidèlement votre narration, à la publier, et à dire, à ce propos, beaucoup de mal des Anglais.

« J'avais bien la conviction que j'excitais en lui une passion mauvaise et qui n'est plus guère de notre temps, en lui promettant de jeter l'anathème à nos vieux rivaux, dans la publication du récit qui lui allait nous faire; mais j'avais aussi la conviction que c'était le seul moyen de desserrer les dents à ce vieux loup d'amer. En effet, cette considération l'emporta sur tous ses scrupules de modestie et sur sa difficulté d'élocution.

« Ecoutez, dit-il en s'asitant sur sa chaise, comme si ce souvenir l'eût galvanisé. En 1814, le 11 février, le vice-amiral Emériau, qui avait son commandement dans la rade de Toulon, vingt et un vaisseaux de ligne, dont quatre à trois batteries et onze frégates, détacha de cette escadre une division de quatre vaisseaux et de trois frégates, pour aller protéger l'arrivée du vaisseau *Le Scipion*, qui ralliait le port de Toulon. Ce vaisseau, construit à Gênes, y avait été longtemps retenu par le blocus anglais. Mais un coup de vent du sud-est ayant forcé les vaisseaux britanniques de gagner le large, il s'était hâté de prendre la mer; et c'est sur le signal des vigies de la côte qui nous avaient informé de ce mouvement, que le vice-amiral Emériau expédia au devant du *Scipion*, sous les ordres du contre-amiral Cosmao, les vaisseaux *Le Sceptre*, *Le Trident*, *Le Génois* et le *Romulus*; et les frégates *La Mède*, *L'Adrienne* et *La Dryade*.

Nous dérapâmes immédiatement. Nous trouvâmes au large des vents variables, à l'aide desquels notre division se trouvait le lendemain, à la pointe du jour, à vingt milles environ dans l'est des îles d'Hyères. Au lever du soleil, la *Mède* signala deux frégates anglaises auxquelles on s'empressa de donner la chasse, pendant que le *Scipion*, signalé aussi dans le golfe Juan, arrivait à nous sous toutes voiles.

Mais outre les deux frégates ennemies, la vigie aperçut bientôt un trois-ponts anglais, puis un second, puis un troisième de quatre-vingts, puis un autre, puis d'autres encore, si bien que, vingt minutes après, nous reconnûmes l'escadre rouge, aux ordres de sir Pel-w (depuis lord Exmouth), composée de quinze vaisseaux et de trois frégates, arrivant sur nous, beaucoup sur poupe, voiles dehors!

L'escadre anglaise trouvant au large des chances de vent favorables, et que la proximité de la côte nous enlevait, courait sur nous avec une effrayante rapidité. Aussi le cri terrible de *brave-hat!* résonna-t-il dans les entrailles des vaisseaux de la division française. Cependant, la brise arrivait enfin dans nos eaux, nous chargeâmes la mâture d'autant de toile qu'elle pouvait en porter, et nous prîmes chasse devant l'ennemi, vers le mouillage des îles d'Hyères.

La brise continuant à nous servir, ordre fut donné de ne plus nous arrêter qu'à Toulon et de serrez la côte le plus possible. L'amiral anglais, devinant ce projet, doubla rapidement les îles, et à peine la division française était-elle par les travers du cap Carqueirane, que déjà les vaisseaux d'avant-garde de l'escadre rouge marchaient sur une ligne parallèle à la nôtre, à deux ou trois portées de canon. Dix minutes après, des voiles étaient échangées entre le *Sceptre* qui tenait la tête de notre division et le vaisseau amiral anglais, le *Caledonia*, le *Sceptre*, le *Génois*, le *Trident*, le *Scipion*, *L'Adrienne* et *La Mède* parvinrent à franchir la ligne anglaise. *La Dryade* et le *Romulus*, vaisseau de serre-île et mauvais voilier, furent coupés. *La Dryade*, commandée par M. Charles Baudin, capitaine de frégate, depuis vice-amiral, passa résolument devant

le trois-pont anglais, au risque d'être broyée. Elle passa si près de lui qu'elle faillit lui emporter son beaupré. Malgré la perspective certaine d'être foudroyé, le commandant Baudin resta debout sur les bastingages, et son équipage, au lieu de se coucher à plat ventre, comme il lui avait été ordonné, s'élança tout entier dans les hunes au cri de: *Vive l'Empereur!* Lord Exmouth, surpris et confondu d'une audace aussi inouïe, ôta son chapeau, salua la frégate, et garda son feu pour le *Romulus*.

— Il me semble, dis-je en interrompant notre narrateur, que voilà un bon procédé de la part de l'amiral anglais, et qui devrait vous réconcilier un peu avec lui.

— Oui, reprit-il en frappant du pied sur les tisons; mais vous ne voyez donc pas le calcul qui se cachait sous cette prétendue générosité. L'amiral anglais craignait tout simplement qu'un engagement avec la *Dryade*, quelque rapide qu'il fut, ne donnât au *Romulus* le temps de s'engager dans la baie. Cela est tellement vrai, que, dès que la frégate eut cessé de lui barrer le passage, le *Caledonia* se trouva par le travers du *Romulus* à deux portées de pistolet.

Nous avions à notre bord deux hommes d'un immense courage et d'un admirable habileté: le capitaine de vaisseau Rolland, qui commandait le navire, et le pilote Reboul, qui connaissait à un pouce près la hauteur du fond sur toute la longueur de la côte. C'est à ces deux hommes, plus encore qu'à la bravoure de son équipage, que le *Romulus* dut son salut.

Nous arrivions alors sous les falaises accores de Sainte-Marguerite, et nous en passions si près que les vergues semblaient en effleurer les roches verticales, et que, durant le combat qui allait s'engager, les éclats de rochers, soulevés par les boulets ennemis, vinrent blesser des hommes jusque sur le pont du *Romulus*.

C'est en ce moment que nous entendîmes une effroyable détonation partir des flancs du *Caledonia*. Un silence d'une minute se fit. Le cri de: Feu! poussé par le capitaine Rolland, retentit alors comme un coup de tonnerre dans notre batterie, et le *Romulus* lâcha sa première bordée de bâbord au cri de: *Vive l'Empereur!*

Au bruit de la canonnade, le *Sceptre* et le reste de la division revinrent subitement au vent pour rentrer dans le feu; mais *L'asterlitz*, qui commandait la rade, à l'aide de ses mâts qu'il arbora, intima l'ordre au contre-amiral Cosmao de rallier l'escadre avec ses vaisseaux, et nous laissa, réduits à nos propres forces, devant le géant qui nous écrasait.

Nous avions à peine rechargé, que les grappins d'abordage rôlèrent leurs ongles de fer autour de nos vergues, et qu'un second vaisseau à trois-ponts, le *Boyne*, monté par le contre-amiral Smith, vint canonner le *Romulus* à une demi-portée de pistolet. Nous reçûmes le nouveau venu de la même façon que nous avions reçu le *Caledonia*, et nous serrâmes toujours la côte le plus près possible, autant pour éviter un abordage qui nous eût livré à l'ennemi, que pour entraîner celui-ci à s'échouer sur les bancs de rochers entre lesquels notre vaisseau glissait avec un boulier qui tenait presque du miracle.

Pendant un quart d'heure, les Anglais, prenant notre vaisseau pour le *Scipion* au-devant duquel notre division avait été envoyée, nous crièrent: *Brave-ours, brave Génois!* notre mitraille répondit seule pour nous.

En ce moment, un secours inespéré nous tomba du ciel. Il faut vous dire qu'à cette époque la France était épuisée d'hommes; que les vaisseaux de guerre étaient loin d'avoir un équipage complet et que les fortifications de second ordre étaient totalement désertes. Les Anglais le savaient aussi bien que nous, puisqu'ils avaient osé s'aventurer ainsi jusque sous le fort de Sainte-Marguerite où le combat avait lieu. Mais ils n'avaient pas prévu le dévouement d'un brave citoyen, nommé Blache, vivant encore, comme moi aujourd'hui, qui, attiré sur la falaise, par le bruit de la canonnade, pénétra dans le fort avec ses enfants, dévora la poudre, chargea les canons et causa de graves avaries dans la mâture du *Caledonia*, lequel commençait à dévier de sa route, nous ayant deviné notre intention de chercher à le faire échouer.

Mais un troisième vaisseau anglais de quatre-vingts bouches à feu; et ayant moins de tirant d'eau que les trois-ponts, arriva sur nous et nous mitralla presque bord à bord avec une nouvelle fureur. Tout à coup deux nouvelles fusées se virent s'envoler dans le vaisseau. Le capitaine Rolland venait de tomber sans connaissance sur le pont, frappé d'un biscaien à la tête, et un boulet venait de traverser de part en part la sainte-barbe, de sorte qu'on s'attendait à voir sauter le vaisseau à chaque seconde.

Ces deux désastres, qui rendaient pour nous la mort plus imminente que jamais, au lieu de nous abattre, montrèrent notre cerveau au paroxysme de l'enthousiasme. Le *Romulus*, encombré de morts et de blessés qui roulaient dans une sorte de boue sanglante, répondit coup pour coup, pendant une heure encore, aux trois cents bouches à feu qui le foudroyaient, jusqu'à ce qu'enfin il fut parvenu à s'engouffrer dans la baie de Toulon, où les vaisseaux anglais l'abandonnèrent.

Nous quittâmes alors la batterie de trente-six, où tout ce qui était resté vivant à bord s'était réfugié. Il n'y avait plus que deux hommes debout sur le pont: le capitaine Rolland, qui commandait encore le feu aux batteries, malgré la blessure qui avait fracturé son crâne, et le pilote Reboul, qui tenait encore la barre du gouvernail. Sur un signe du capitaine, je courus à la poupe, en passant par les porte-haubans de tribord, le pont étant tout à fait impraticable; je chargeai encore à mitraille les trois seules pièces qui, de toute l'artillerie des galères, restassent en état de fonctionner, et je les tirai sur le *Boyne*, que j'enfilai de l'arrière à l'avant, et à bord duquel cette dernière décharge, tout à fait inattendue, fit un carnage horrible.

Un quart d'heure après, le *Romulus*, avant sa jonc et sa hanche de bâbord complètement démantelées, ses bastingages rasés comme un ponton, ses bus-mâts écharpés, son mat de misaine rompu, ses lumiers et ses perroquets coupés, ses

manœuvres courantes hachées, ses voiles criblées dont les lambeaux pendaient le long du bord, rentrait triomphant dans la rade, semblable à un sanglier éventré qui, par ses flancs entr'ouverts, traîne encore jusqu'à sa tanière ses entrailles pantelantes.

L'escadre nous accueillit par des bravos frénétiques. Les équipages, debout sur les vergues, nous saluèrent du cri mille fois répété de: *Vive le Romulus!* L'empereur, qui apparut à Champaubert notre magnifique défense, créa notre commandant baron de l'Empire et commandeur de la Légion d'honneur; puis il signa quarante brevets du même ordre pour les officiers et l'équipage du *Romulus*. Je vis compris au nombre des quarante élus dont ces brevets vinrent étouffer la poitrine.

Mais notre triomphe le plus éclatant nous vint de lord Exmouth lui-même. Il avait à bord du *Caledonia* un jeune Français, élève de marine, qu'il avait fait prisonnier à la Ciotat. Il l'avait fait monter de force sur le pont, au moment de l'action, pour lui montrer comment les Anglais prenaient un vaisseau français. Après le combat, l'amiral prit la main du jeune homme, et lui dit:

« Si j'ai jamais cru prendre un vaisseau, c'a été, à coup sûr, le *Romulus*. Allez dire de ma part au commandant Rolland, au nom duquel je vous fais libre, qu'il est un grand marin et un grand cœur.»

Ce combat nous coûta cher: nous eûmes trente-deux hommes tués, parmi lesquels trois lieutenants de vaisseau; cent quatre-vingt autres furent atteints dans la nuit, et il ne resta pas à bord vingt hommes intacts. Mais soyez bien persuadés qu'à bord des trois vaisseaux anglais le massacre ne dut pas être moindre.

Voilà le récit du combat du *Romulus*, auquel l'escadre française, mouillée dans la rade, assista, pour ainsi dire, les bras croisés, retenue à l'ancre par le vent debout, par ses instructions peut-être, et obligée d'ailleurs de défendre la rade elle-même; car l'amiral anglais, craignant que le *Caledonia* ne s'engageât trop avant à la poursuite du *Romulus*, avait, dans le cas où la retraite lui eût été coupée, fait le signal suprême à son escadre d'entrer à pleines voiles dans le port et de venir le décharger sous les canons de tous nos vaisseaux et de tous nos forts.»

Le vieux marin se tut. Ses yeux, qui, pendant tout ce récit, avaient lancé des éclairs comme le canon du *Romulus*, se gonflèrent de larmes que je compris. Je sentis que l'émotion me gagnait à mon tour, et je me levai sur-le-champ, après avoir étreint avec admiration et respect les mains tremblantes de notre vieil hôte.

Quand nous primes congé de lui et de son ange de fille, le ciel était redevenu presque beau. Il nous arrêta encore sur le seuil pour je rappelle la promesse que j'accablai aujourd'hui. Je repris, avec Courdouan, le chemin de la Seyne. Nous avions été tous deux si impressionnés par ce récit, que nous eussions complètement oublié le triste concours de circonstances qui nous avait amenés devant la cheminée du vieux canonnier, sans l'encombrement de passagers que nous rencontrâmes à bord des bateaux à vapeur de Toulon. Que de boîtes, de lettres et de lettres de change; que de chapeaux de paille collés sur les joues et affectant les formes les plus curieuses; que de pèlerins, et surtout que de pèlerins maussades et furieuses contre ce grand mystificateur qu'on appelle le mois de mai!

Aujourd'hui cependant que le souvenir de la tempête qui contraria cette excursion s'est totalement effacé de ma mémoire pour y laisser que celui du récit recueilli, par un hasard providentiel, de la boue même d'un héros du *Romulus*, je me demande si, en accomplissant notre pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde tel que nous l'avions projeté, nous aurions été aussi bien partagés sous le rapport poétique et moral, et si l'histoire de l'héroïque défense du *Romulus* ne vaut pas une fable élogique? J'arrive à cette conclusion que, grâce à l'épouvantable déluge qui nous assaillit, je puis prouver ce que je dis ce jour-là au vieux marin: que rien ne vieillit moins que la gloire! Et la preuve, c'est que trente-quatre ans après le combat du *Romulus*, et jour pour jour, *L'Illustration* rend un nouvel hommage aux héros de cette lutte héroïque; c'est que ce récit à l'ordre de Courdouan, pour le salon de cette année, le sujet d'un de ses meilleurs tableaux, dont un avant-goût accompagne cet article.

CHARLES PONCY.

Études sur le journalisme (1).

IV.

LE FEUILLETON-ROMAN.

Nous l'avons vu naïtre et grandir; nous avons assisté à la croissance hâtive de ce Goliath mal conformé; nous le voyons maintenant s'affaïsser sur lui-même, et nous pouvons prévoir déjà sa déréliction et sa chute.

En m'en prenant au feuilleton, je sais que je m'attaque à bien plus grand que moi, c'est-à-dire à bien plus long. Mais cette considération ne m'arrête ni ne m'effraie: David a bien tué Goliath. Dans la vie maritime, il arrive parfois aux matelots de voir surgir à l'horizon un horrible géant qui menace d'envahir tout le ciel, vers lequel il étend ses grands bras informes. Souvent, un coup de canon pointé juste suffit à disperser toute la trombe. Que faut-il pour crever un ballon? Une épingle. L'employez ces divers armes. Je ne viendrai pas, et pour cause, le colosse au cœur, ni à la tête; je saurais plutôt son pied fragile et sa jambe grêle, car c'est là son point vulnérable, et son infirmité organique se cache mal sous les oripeaux dont il se décore.

L'avènement du feuilleton date des premières années qui suivirent 1850: il faut le classer au nombre des équivoques

(1) Voir les précédentes pages 11 décembre 1847, 22 janvier et 5 février 1848.



bienfaits de la révolution de juillet. *Le Temps*, un journal mort depuis longtemps (fâcheux présage !), fut, crois, le premier qui lui donna la vie quotidienne, et l'introduisit régulièrement dans ses colonnes. L'innovation eut du succès : modeste et réservée comme un nouveau-venu, le feuilleton fut dès l'abord instructif, quelquefois amusant tant qu'il put, sobre et surtout très-vrai. Il dépassa rarement les six colonnes des deux premières pages du journal ; parfois il poussa jusqu'à neuf ; mais ce furent ses colonnes d'Hercule. La critique, dénuée aujourd'hui, y tenait peut-être alors en revanche une trop grande place. Il ne paraissait pas un simple in-octavo beur-trapé ou pistache qui n'obtient les honneurs d'un large compte rendu dans tous les organes de la presse, ni plus ni moins qu'un vaudeville. Le bon temps pour la librairie et les écrivains ! Mais que ce temps a passé vite ! A part cette exagération d'une bonne qualité, le feuilleton n'avait rien en soi de blâmable. Il se renfermait dans sa sphère et dans ses limites : il renouvelait sa substance et offrait tout à tour à l'honnête curiosité de ses lecteurs trop de pages critiques, comme nous l'avons dit ; mais à côté, éten revanche, des récits de voyage, des articles de mœurs, des fantaisies artistiques, des séances d'académies, des études semi-sérieuses, s'ajoutaient sur la langue, témoin les beaux travaux de Charles Nodder, etc., etc. Tout cela court, précis, épisodique, compté dans son petit cadre, n'empiétant pas sur le domaine du lendemain.

C'était l'enfance de l'art, mais une enfance qui devait faire honte à la maturité.

Les choses en étaient là, quand la presse au rabais fit son apparition dans le monde. Le feuilleton en fut la base. La nouvelle ne tarda pas à s'y glisser, en une seule partie d'abord, puis deux, puis trois. C'était fort bien ; c'était un élément nouveau d'intérêt qui fut accueilli à merveille et qui devait l'être. Le conte est une forme éminemment française ; mais peu à peu les écrivains et les éditeurs de journaux oublièrent que les plus longs ne sont pas toujours les meilleurs. La nouvelle atteignit bientôt les proportions d'un volume. Du tome premier au tome dix il n'y a qu'une main de papier. La nouvelle eut bien vite franchi cette barrière. Des lors la librairie passa dans le journal et vécut de réimpression. Il fallut traverser la presse pour arriver à l'éditeur. Quoiqu'on n'eût pas assez de crédit pour conquérir de grandes lettres de naturalité dans le journal et obtenir de grands succès déclinés en feuilleton, on dut renoncer à la produire sous le format habituel. Hors du journal, point de salut.

La brèche faite, M. Sue ne tarda point à l'agrandir avec les six volumes d'*Arthur* et les six volumes de *Mithilde*, son meilleur ouvrage, sans contredit, bien que l'hyperbole y soit poussée jusqu'à l'absurde, et l'odieuse jusqu'au ridicule. Puis il reparut avec *Irakas* dans la lice avec dix interminables volumes des *Mystères de Paris*, auxquels allaient bientôt succéder les dix tomes du *Juif errant*. A dater de ces deux publications, qui furent son apogée, le feuilleton ne connut plus ni frein, ni bornes. Frédéric Soulié, qui, tout grand travailleur qu'il était, n'avait pas de souffler, et dont le talent littéraire procédait en soudaines et inégales bouffées, essaya vainement de lutter, avec le *Château des Pyrénées* et quelques autres romans, contre la formidable vague de l'ex-crévaux maritime ; M. de Balzac se retira ou à peu près, car son talent d'analyste n'avait que faire en pareille orgie romanesque. Georges Sand voulut lutter ; mais sa touche si large et si brillante ne jeta que de pâles taches dans ce tournoi d'empereurs et de peintures à la détrempe. Un seul homme, un seul, osa tenter de peindre à grands traits et de donner à son œuvre la forme et la consistance de ce roman-feuilleton à l'heureux auteur des *Mystères*, M. Dumas, piqué d'honneur, riposta aux deux fois dix tomes de M. Sue par les quatorze ou quinze volumes de *Monte-Cristo* ; il en puisa treize ou quarante dans les mémoires apocryphes d'un musquetaire de S. M. Louis XIII ; il mit toute l'histoire de France en feuilletons, comme Buserade en rondeaux ; puis, maintenant, sous la couleur de *Memoires* qui sont à peine à leur début, bien qu'ils durent depuis deux ans, il n'entreprend pas moins que ce qu'il faut nommer le roman à perpétuité.

Le siège de Troie n'avait duré que dix ans, et c'est une assez longue histoire. Homère toutefois nous l'avait racontée en vingt-quatre chants. M. Dumas, — qui veut simplement nous offrir l'épopée de la monarchie, de la révolution, de l'empire, de la restauration, de la révolution de juillet, et que sais-je encore ? ce qui pourra venir ensuite, — déjà consommé, en espace du moins, une demi-douzaine d'années, et tourne encore autour de son point de départ, qui est le règne de Louis XV. C'est trop juste, puisqu'un théâtre n'aurait six soirées pour en faire un drame, et que le roman-feuilleton, c'est une profession que celle de lecteur et spectateur de M. Dumas. Incassablement, la possession de ses œuvres constituera une propriété impossible. Un bibliographe en évaluait dernièrement le capital à la somme de 1,700 francs. Si M. Dumas vit encore vingt ou trente ans, ce que je souhaite à lui et à nous de grand cœur, la France ne sera positivement plus assez riche pour payer sa gloire.

C'est là, qu'on nous permette de le dire hautement, du délire, de la démence. Supposer qu'un pays tout entier nous suivra indéfiniment, au milieu des préoccupations de chaque jour et de perplexités croissantes, dans toutes les fantaisies de votre plume, dans tous les caprices de votre cerveau, c'est présumer un peu trop de la constance humaine et du bêtise public. Le roman à perpétuité ne fera pas son temps, je le suis le lui prédire : il y aura rupture de ban.

Quel est le mérite possible et réel de semblables œuvres ? Ce n'est pas là la question. Un pareil examen n'entraînerait trop loin, et je ne veux pas faire ici l'esthétique du roman-feuilleton. Comme on le voit, dit art, là où il n'y a rien, la critique est au premier chef. Vous savez le reste. Je ne me propose que de cette littérature manufacturière ou manufacturée un point de vue du journalisme. Laissons donc de côté le fond et voyons la forme. Il est clair qu'un tel mode de publication morcelée pouvait seul faire accepter et populariser

des ouvrages aussi ridiculement gigantesques, aussi visiblement informés, que ceux dont il s'agit ici. Quel lecteur, si richement ou si pauvrement doué qu'on le suppose des bienfaits de la fortune ou de l'esprit, pousserait la magnificence et la marotte littéraire jusqu'à meubler son intérieur des deux cents volumes, plus ou moins, que paraît devoir embrasser l'œuvre nouvelle de M. Dumas ? Je vais plus loin : si tout l'ouvrage paraissait de front, s'offrirait-il, je ne dis pas un acheteur, mais un lecteur seulement, un homme et simple lecteur ? J'en doute un peu. Dans tous les cas, cet excellent homme mériterait assurément une place à part dans la nation, et un prix, celui de la patience, de l'esprit de suites et de désœuvrement. Le moins que pourrait faire pour lui Monte-Cristo serait de lui donner une de ces sinécures que les princes absolus ont coutume d'accorder à leurs favoris qui savent lire, quelque chose comme la place de M. Meunier sous Louis XVIII et Charles X.

Mais, grâce à son alliance avec le journalisme, le phénomène, le géant, le monstre littéraire a pu non-seulement se faire supporter, mais attirer à lui la foule. En ne le montrant pas d'abord dans toute sa taille, mais en l'administrant peu à peu et par doses quotidiennes et graduelles, on a pensé que l'on pourrait créer une sorte de sixième sens, introduire un nouveau besoin pour la plus grande joie de l'espèce, rendre le lecteur au biléon pour le conduire pas à pas jusqu'à la tombe sous le coup d'une narration décevante, rendre en un mot le *Balsamo* aussi nécessaire à la vie organique que l'air respirable, le pain, ou le sel, ce condiment de la fade existence humaine.

Voilà le but ; il n'est pas moindre que celui. C'est pour lire M. Dumas, M. Dumas tout seul, que les jeunes Français, récemment tirés de service églèrent maintenant l'alphabet. Je ne parle pas de M. Sue ; car sa gloire s'est vite, et j'ai regret de le dire, complètement ouïtérée dans l'aurole de son rival.

A l'appui de cette profixité sans exemple chez aucun peuple et de son mode d'écolement, le roman-feuilleton a allégué l'exemple de Richardson et de sa Clarisse Harlowe qu'il obtint, l'Angleterre s'en souvient encore, un immense succès, bien que publié par fragments dans une revue. Le précédent est mal choisi ; la classe amante de Lovelace n'a, que je sache, aucun lien de parenté avec le roman-feuilleton. Elle ne dit pas s'est réussie au morcellement qui lui était on ne peut moins favorable, mais à l'intérêt répandu par le cœur sur cette naïve et pudique créature. Malgré le mérite éminent et classique, pour ainsi dire, de l'œuvre de Richardson, elle compte aujourd'hui peu de lecteurs. Le développement excessif de la fable, malgré le talent supérieur qui s'y révèle, agit comme repoussoir et condamne ce chef-d'œuvre à une notoriété de convention, à une renommée de confiance. Cela est si vrai, qu'une plume française, éprise de la naïve héroïne de l'époque romancier anglais, a dû, pour le vulgariser dans notre langue, biffler aux trois quarts l'œuvre du vieux Richardson, et réduire pour nous Galatée aux proportions d'une statuette.

Puisque aussi bien le nom de M. Jules Janin, l'abréviateur de Clarisse Harlowe, se trouve ici sous notre plume, voyons comment aujourd'hui même, 7 février, il apprécie la souveraineté. — C'est peu dire, — le despotisme littéraire de M. Alexandre Dumas, à Certes, personne plus que moi, dit il avec une vérité dont nos lecteurs seront saisis ainsi que nous, ne s'incline devant la fécondité fabuleuse de ce poète conteur, mais cependant je n'ai jamais cru qu'il put songer à cette domination universelle sur l'attention, sur les lectures, sur les émotions du peuple français de 1848. Quoi donc ! Quand les chefs-d'œuvre sont délaigués, quand les maîtres de la langue royale que parle la France ont tant de peine à revoir la charte du jour ; quand l'enfant lui-même se trouve sévère des *Fables de La Fontaine* ; quand Racine éconduit cède la place à M. Latour de Saint-Ybars ; quand on sourit de pitié au seul titre de ces merveilles : *Atala, René, Paul et Virginie, le Chevalier de Granont, Mon Lescaut*,... des miracles de quelques pages, voit un homme chez nous, en pleine paix, qui à fait lire cinq cents volumes au peuple français, et qui s'est fait lire avec tant de violence, avec une obstination si obstinée, qu'il faut d'un jour à l'autre que le public s'en souvienne, sans peine de ne plus aller au théâtre !

« Ce n'est pas ici une invention de notre esprit. Comptez, je vous prie, tout le temps que cet homme prend à cette nation, et vous verrez si jamais imposition plus lourde et plus facilement payée a été imposée au bon sens, à l'esprit et à l'attention d'un peuple. »

« Et plus loin : « Bon, dit-il (M. Dumas), vous êtes à moi ! vous êtes mon bien, vous êtes ma propriété, vous êtes mon bien, vous êtes mon bien, vous êtes mon bien ! Laissez-vous vos théâtres pour mon théâtre ! Moi seul, et c'est assez ! » Ainsi il parle ; et comme il parle, il agit, et, ma foi, il faut encore se féliciter qu'il nous accorde une heure pour gagner et manger notre pain de chaque jour. »

Tout ce que dit là M. Janin, nous le pensons, nous allons le dire, mais nous l'avons trouvé si bien dit que, ma foi, nous avons laissé parler le maître : le feuilleton seul pourra s'en plaindre.

Pour en finir avec Richardson, — ce père bien involontaire de tant de rejetons indignes qui n'eût certes pas reconnus, ce grand esprit qui a créé deux types éternels, — si on ne lit plus son enfant chéri, sa chaste et idéale Clarisse ; que sera-ce dans dix ans ; que dis-je ? l'année prochaine ; que dis-je ? après demain, demain, de l'œuvre de M. Dumas ? M. le président Sautet, qui à toute sa vie montre une grande vocation pour les jeux de mots, et excelle particulièrement dans le calembour, consulté un jour sur le mérite d'un ouvrage qu'il qualifiait assez dédaigneusement de brochure, et dont le père néanmoins avait prétendu faire un livre, répondit à cette question : « Qu'appellez-vous une brochure ? — L'appelle brochure, répondit-il, tout ce qui ne se régit point. — Qui pourra, non certes relire, mais relire M. Dumas ?

Pu lui importe, dira-t-on, et c'est là son moindre souci ;

j'en doute fort ; mais si cela est, je dis que jamais rien de plus alléchant pour l'esprit humain ne s'est produit dans aucun temps. Les journaux, qui n'ont pas de lendemain, sont, je le reconnais, fort peu intéressés dans la question. Ils exploitent M. Dumas et réciproquement : c'est fort bien. Mais qu'un homme visant à résumer en lui la littérature d'une époque, à tenir, en suspens le temps, l'activité, la curiosité d'une grande nation, et y réussissant, que cet homme, dis-je, jette au vent ses pages à peine ébauchées avec l'insouciance inerte d'un cylindre, voilà ce qu'on ne peut admettre ; voilà ce qui est triste, navrant pour M. Dumas, pour le théâtre, pour les journaux et pour nous-mêmes.

Mais encore une fois, ce n'est point à M. Dumas qu'il s'en faut prendre de ce monopole criant, de cette absorption de toute une époque par un seul homme. Je ne le connais pas personnellement, et il n'a jamais blessé que ma raison. Il joue son jeu ; il est heureux ; il est habile ; il a le vent en poupe ; la faveur le suit ou l'a suivi jusqu'à ce jour ; il exploite sa veine ; il l'épuise peut-être ; mais, grâce à sa précaution de l'injecter incessamment de sang nouveau, elle ne tarira point encore. Rien de mieux. Hâtons-nous, il est vrai, ses confères au profit de ses royales fantaisies ; mais c'est son droit : *chaacun pour soi*, n'est-ce pas la devise d'Israël ? Donc je n'ai longuement insisté sur lui seul que parce qu'il est — hier j'eusse dit le principal — aujourd'hui je dirai le seul représentant de cette puissance incroyable qui règne et gouverne aujourd'hui sous le nom de feuilleton-roman. M. Eugène Sue, en effet, ne compte plus que pour mémoire. L'histoire de *Bamboche* et de *l'Enfant trouvé* lui a porté un coup fatal, et le doute que ses *Péchés* le remettent en état de grâce. Après les crimes, les péchés, même capitaux, c'est bien fade, et j'ai l'espérance ou la crainte qu'il se repente avant d'en être au septième. M. Dumas est donc bien seul, et, si nous tyrannisés ainsi, la suite n'en est pas aux journaux seulement ; elle est un peu à tout le monde.

Les journaux ont été, il en faut convenir, des spéculateurs après et aveugles. Ils ont joué à la hausse sur le Dumas et le Sue, comme le public capitaliste sur les actions des chemins de fer. Le Dumas et le Sue ont grandi en effet, mais à leur propre bénéfice. Ils ne rapportent pas ce qu'ils coûtent : demandé plutôt à M. Veron ou à M. Emile de Girardin. Nous vivons dans un temps où, pires que les loups, les tigres et les ours... *Nam scivis inter se convenit ursoris Juvenalis* les hommes semblent ne pouvoir subsister qu'à la condition de se manger les uns les autres. Les journaux, dont chacun ne projetait rien moins que la ruine de ses confères, ont prié tout simplement la féodalité de lettres, et ont abouti à être révérencieusement le genou devant S. M. Dumas l'roi du nom, lequel du reste nous le gênera Dumas II fort probablement, à en juger du moins par les belles espérances et les heurieuses dispositions qui reluisent en la personne du jeune et agréable auteur d'un *Perroquet* et de *quatre Dames*.

Voilà où mènent la concurrence et le désir de manger autrui. Comment, au reste, les choses eussent-elles pu aller différemment, lorsque l'on songe aux ingénieuses ressources appliquées à l'appui de cette étrange concurrence ? — Nous voici sur un champ de foire : il n'y a qu'un seul phénomène disponible pour le moment, — un homme-poison, — si vous voulez, monsieur Sue, — un Alcide des Amaltes (il n'y en a pas encore eu de cette partie du monde) que nous le trouvez bon, monsieur Dumas. Au milieu de cette diète de sujets tétralogues, trois saltimbanques se présentent, — je les très-instamment mes lecteurs de croire que je parle sans rapprochement injurieux, et n'emploie cette comparaison que pour mieux rendre ma pensée. — Que vont faire, sans vous, ces trois industriels du tableau et de la parade ? Sans doute, ils vont faire battre les buissons, fouiller la ville et la campagne pour tâcher de trouver quelque bonne, grosse, vivante monstruosité à exhiber au peuple de *Mexux* et alentours. Peut-être, pressés par le temps, et vu le manque de sujets, vont-ils s'associer pour montrer en commun ledit phénomène ? — Nullement ! est convenu que chacun des trois fera voir à son heure ce sujet unique, pour le même prix, dans la même foire, au même public. Cela dit, chacun d'eux se froie les mains et rit dans sa barbe du tour qu'il va jouer à ses rivaux. — Qu'arrive-t-il ? Le public entre indifféremment dans la baraque de l'un ou de l'autre. Il n'a, comme bien on le comprend, aucun motif de préférence. Les trois impresarios font à peine leurs frais ; puis ils ne les font plus du tout. Le seul bénéfice est l'homme-phénomène qui souffre tous leurs outrages et se moque de tous les trois. — Et voilà comment les journaux, ces Tabarinis intelligents, savent pratiquer la concurrence.

J'ai dit que les journaux ne sont pas seuls coupables de cette invasion du roman-feuilleton dans la société moderne. C'est ce qu'il me reste à prouver. Le défaut d'espace m'empêche de traiter à fond dans ce chapitre la complicité du public. Je m'effilerai même pas. Ceci est une question grave et qui mérite d'être prise de haut et de loin. Ce sera l'objet d'un article dans la prochaine livraison. Nos lecteurs, s'ils sont de bonne foi, jugeront qu'il valait la peine d'instruire ce nouveau procès sur une instance spéciale. En attendant, et pour finir par un agréable trait de satire qui sera comme l'argument et l'avant-goutte des vérités que nous nous proposons d'exposer au public, citons encore M. Janin :

« Eh ! quoi de plus nouveau, ô Athéniens, que cette nouveauté étrange, inouïe, incroyable d'un peuple bercé par le roman, qui abandonnerait, pour écouter un roman, Démétrios en personne provoquant toutes les forces de la patrie hellénique contre l'étranger commun ? Que ce plus nouveau que cet oubliement d'un récit menteur qui passionne tout un peuple d'oisifs, plus que l'héroïsme, plus que la vérité ? Votre tribune se tait, vous vous réjouissez — Non, dit-on, nous avons demain un pen plus de *Reine Margot* ou de *Monte-Cristo*. Oh ! que vous êtes bien les mêmes, Athéniens d'Athènes, Athéniens de Paris ! »

UN UROPESTE.

Souvenirs de l'Amérique méridionale.

LA VALLÉE DE SANTA-ANA (PÉROU).

Deux années de séjour dans la ville du soleil, ancienne capitale du Pérou, m'avaient permis, non-seulement d'en étudier sérieusement les antiquités, mais encore de visiter en détail les seize vallées situées entre les sources du Boni et le Quillabamba-Ucayali. Ces vallées, placées sur les revers orientaux des Andes, et dont la configuration générale ressemble assez aux doigts d'une main ouverte, sont peu connues des voyageurs; celle de Marcapata, que nous parcourûmes en l'année 1846, était entièrement fermée. C'était une vraie muraille végétale. Depuis que les Indiens Sirimiris y avaient brûlé, en 1780, le grand village de San-Gaban, député général des *lavaderos* de l'Etat, nul être humain ne s'était frayé un passage sous ces lianes entrelacées, où les coqs de roche, les singes hurleurs et les aras bleus et rouges gambadaient et glosaient à qui mieux mieux.

Afin de conclure dignement notre pèlerinage dans l'Amérique méridionale, qui durait depuis six années, nous résolûmes, pour effectuer notre retour en Europe, de suivre l'exemple que venait de donner Palacios. Il nous fallait de longer dans toute sa longueur la vallée de Santa-Ana jusqu'à l'endroit appelé Chabuaris, d'y attendre l'arrivée des Indiens Antis ou Campas, qui viennent chaque année trafiquer au village d'Eclarañi, lors de la fête du Carmen; puis, profitant du départ de leurs canoas, descendre avec eux la rivière Quillabamba jusqu'au territoire des Chontaquiros, qui nous aideraient à traverser les pampas du Sacrament, près des possessions des Conibos, d'où nous pourrions facilement arriver jusqu'à Sarayacu, mission centrale de ces déserts. Une fois à Sarayacu, nous comptons réclamer du père Plaza, préfet général des missions, dont le portrait et la biographie ne nous quittaient plus, les moyens de descendre l'Ucayali jusqu'à sa jonction avec le Marañon; puis, de là, abandonnant notre canoa au souffle du hasard ou à la protection du Dieu des voyageurs, nous devions suivre le cours de l'Amazone, et aller enfin aborder à la ville de Belem, capitale de la province brésilienne du Para.

l'entrait dans notre projet, comme on le voit, un peu de l'artiste, du bohémien et du savant. C'est ainsi que toujours nous avons compris la manière de se transporter d'un pays à un autre.

La possibilité de descendre la rivière Ucayali à travers les pampas du Sacrament n'était plus douteuse depuis que Palacios avait accompli son hasardeux voyage. Tenté par l'exemple de ce héros, je me résolus à suivre le même chemin, et muni des objets indispensables à un voyage de cette nature, sondes, instruments, papiers, crayons, couleurs, babioles variées, depuis la hache jusqu'au grelot, destinés à me concilier la bienveillance des sauvages, je songai à quitter le Cuzco au mois d'avril 1846, pour entrer dans la vallée de Santa-Ana.

Mes dernières dispositions furent bientôt faites. Je fis présent à un ami de mes livres, de mes meubles, de mes chevaux et de ma garde-robe, en lui laissant pour toute obligation le soin de veiller aux papiers, aux objets d'art et aux dessins que j'abandonnais, pour m'être expédiés un jour en France, si je ne succombais pas dans mon entreprise. Deux mules parties à l'avance emportèrent mes bagages. Un Indien chargé de l'*almofrez*, qui contenait mon lit, alla m'attendre à deux lieues du Cuzco, au lieu dit : *Los Molinos*, et le 17 avril, à cinq heures du soir, enfonçant une vigoureuse mule, j'atteignis en quelques minutes le haut faubourg de la ville du Cuzco. Là, je saluai d'un dernier regard cette cité hospitalière, où deux années de ma vie avaient fui comme un beau rêve, partagées entre le travail et la méditation, et, poussant ma mule au galop, je disparus dans un flot de poussière derrière l'aqueduc qui domine comme un pont de l'air l'ancienne ville du soleil.

A mesure que ma monture gravissait les hauts sommets qui s'étendent entre *Pichu* et le *Sacahuaman*, le vent devenait de plus en plus froid. Les croupes infirmes qui se développent dans cette région intermédiaire des *Punas* n'étaient



Amérique méridionale. — Cuzco (Pérou). — Aqueduc construit par les Espagnols en 1763. Faubourg de San-Cristoval.



Amérique méridionale. — Sierra-Nevada. — Vendeuses de chicha.

plus couvertes que de pâles radées, d'un lichen ras et de l'éternelle graminée appelée *ichu*, qui tapisse comme un lin-ciel tous les bas côtés des Andes occidentales. Bien que l'heure ne fût pas avancée, les chemins fréquentés d'ordinaire par les *arrieros* des vallées voisines étaient d'une solitude étrange. A peine de loin en loin un troupeau de *llamas*, le cou tendu et l'oreille aux aguets, cheminaient lentement, chargées de charbon, de viande sèche ou de sel gemme. Le conducteur de ces dociles animaux, armé d'une *soya* ou tresse de laine, dont il les frappait doucement, allait gourmandant leur paresse, tandis que celles-ci, comme si elles eussent compris l'indulgence du maître, ne répondaient à ses réprimandes que par un doux bêlement.

Après une course d'environ une heure, pendant laquelle le soleil s'était sensiblement abaissé derrière moi, j'arrivai sur le point culminant des *Punas*, d'où mon œil put embrasser dans toute son étendue la grande pampa d'Anta, plateau d'environ dix lieues de circuit, qui s'étend entre le Cuzco et les vallées tempérées de Tary-Ucay, Urubamba et Ollantay-Tampu, maigres fillets de verdure jetés entre la stérilité de la *Puna* et les pics neigeux de la Cordillère. Bien que le froid devint insoutenable aux approches du soir, le paysage revêtit à cette heure un tel caractère de beauté, que j'arrêtai ma mule pour en jouir quelques minutes.

Qu'on se figure un immense hémicycle borné à l'est par la grande chaîne des Andes d'Avisca, dont les arêtes dentelées, éternellement blanches de neige, s'emportaient des teintes du couchant, tandis que leur base flottait déjà dans une ombre bleutée. De loin en loin, sur la pampa d'herbe rase, quelques pauvres ranchos disséminés laissaient échapper un maigre filet de fumée; à ma droite, si bien cachée dans le pli d'un ravin qu'on l'apercevait à peine, la maisonnette de *los Molinos*, dont la cascade bruyante bouillonnait en s'enfuyant dans le lit qu'elle s'était creusé; enfin, vers le nord, comme un fond à la perspective, les villages de Maras à gauche, et d'Urubamba à droite, tellement estompés par la nuit, que l'œil n'entrevoit de leurs masses qu'une bande noire, bornait cette partie de l'horizon.

Je lançai ma mule au galop sans prêter attention aux hennissements de douleur qui accompagnaient chaque coup du large éperon dont je labourais les flancs de l'animal. La nuit était tout à fait descendue; les sentiers blanchâtres tracés par le pied des caravanes se confondaient déjà avec le ton général de la pampa. La maison de *los Molinos*, que j'avais cru voir presque à la portée de ma main, semblait maintenant, comme un mirage, reculer à mesure que je croyais l'atteindre. Tout à coup, près de ma mule lancée à fond de train, j'entendis un cri si aigu, qu'une sueur froide me jaillit du corps. Je tirai les rênes avec une violence telle, que l'animal recula de trois pas comme si ses jarrets allaient se briser. Une masse noire que je n'entrevois qu'indistinctement à la lueur des étoiles, s'était levée et me barrait le chemin.

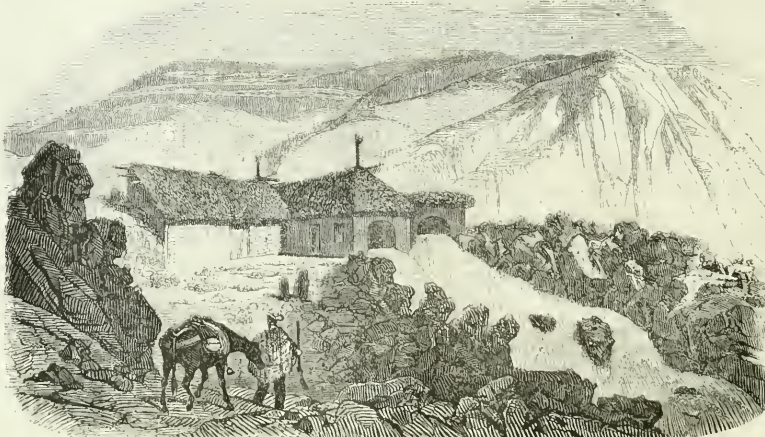
« *Quien es u?* » criai-je moitié éffrayé, moitié colère. Une voix de femme douce et soumise me répondit en *quechua*: « *Viraococha*, j'ai eu peur d'être écrasée par votre cheval. »

« Et que diable faites-vous à cette heure et dans ces chemins? » repris-je.

« J'allais me retirer, répondit la voix. J'ai vendu ma *chicha*, et je retourne à l'estancia. »

Je me rappelai alors ces pauvres Indiennes qui attendent tout le jour, au milieu des pampas glacées, le passage des *arrieros* auxquels elles vendent leur *chicha* (boisson de maïs fermenté) et leurs patates à *l'aji* (piment moulu). Ces malheureuses femmes, venues quelquefois d'une estancia distante de trois à quatre lieues, silencieusement accroupies devant leurs jarres de liquide, sans soucier du vent et de la neige qui fouette leur visage, s'étaient paisiblement la laine de leurs brebis en attendant l'arrivée des rares consommateurs. Les bœufières qu'elles retirent de leur pénible corvée équivalaient à peine à douze sous de notre monnaie.

Je mis deux rêaux dans la main de l'Indienne, lui deman-



Amérique méridionale. — Pérou. — Casa de Los Molinos. — Entrée de la pampa d'Anta.

dant si la case aux Moulins était encore bien éloignée.

« Non, me répondit-elle après le remerciement d'usage, *Dios taché pagarasunki* (Dieu seul te payera). Guidez-vous sur le bruit de la cascade; dans dix minutes au plus vous serez devant la maison. »

Je plouzeai tout entière la large molette de mes éperons chiliens dans les flancs de ma mule, qui parut comme si elle avait eu des ailes.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que je descendais le petit sentier tortueux qui conduit à la baraque de *los Molinos*. L'obscurité était effrayante. Guidé par le bruit de quelques voix, je m'avançai vers la partie habitée des bâtiments, et après avoir attaché ma mule à un pilier de pierre qui se trouva là par hasard, j'allai coller mon œil aux ouvertures de la porte derrière laquelle brillait une grande lueur.

L'intérieur de cette cahute offrait l'aspect sordide qui distingue tout rancho péruvien. Les murs, formés de boue et de paille, étaient remplis de cavités habilement ménagées qui servaient de nids aux poules du propriétaire, ou recelaient, comme un *en cas*, des objets de toutes formes et de toutes couleurs. Le foyer était situé au milieu de la chambre. Le combustible qui l'alimentait était celui connu dans le pays sous le nom de *bosta*, des excréments de llamas et de mules ramassés par les enfants sur les chemins. Une ouverture pratiquée dans le toit laissait échapper la fumée.

Aux solives noircies, attachées entre elles par des courroies de *chipa* (lanières taillées dans la peau d'un bœuf) étaient appendus comme des trophées dans une panoplie, des pelotons de laine, des épis de maïs, des *sogas* nouvellement tressés, des peaux de mouton encore sanglantes. Dans les recoins, jetés pêle-mêle avec l'incurie de l'Indien serrano, des lambeaux de bayeta, des vêtements en loques, des monceaux de suif, puis des patates amoncelées, du *chuno* blanc et



Amérique méridionale. — Sierra-Nevada. — Costume de voyage.

noir, du *guñapo* ou maïs germé, des quartiers de *sessua* (mouton séché), puis encore un encombrement de pots, de plats et de jarres où bouillonnait une chicha en fermentation. Pour tentures, des crovasses, des netches de paille tombées du toit et des toiles d'araignée. Quant au ton local de ce bouge, c'était quelque chose d'intermédiaire entre certains fonds de cabaret de Teniers et de Van Ostade. Le bitume y dominait.

Autour du foyer, une femme et deux enfants étaient accroupis dans les cendres, concurremment avec un grand chien maigre qui regardait le feu.

Je heurtai la porte du genou avec l'impatience d'un homme transi et affamé. La porte, retenue par un simple loquet en bois, ne résista pas à cette secousse et s'ouvrit toute grande. La femme et les enfants jetèrent un cri de frayeur, le chien maigre grogna sourdement, et le calme se rétablit.

« Un *chasqui*, chargé de mon *almofrez*, n'est-il pas venu ici ce soir? dis-je à l'Indienne.

— Je n'ai vu personne, répondit la femme avec le laconisme qui distingue l'Indigène des hauts sommets de la Sierra.

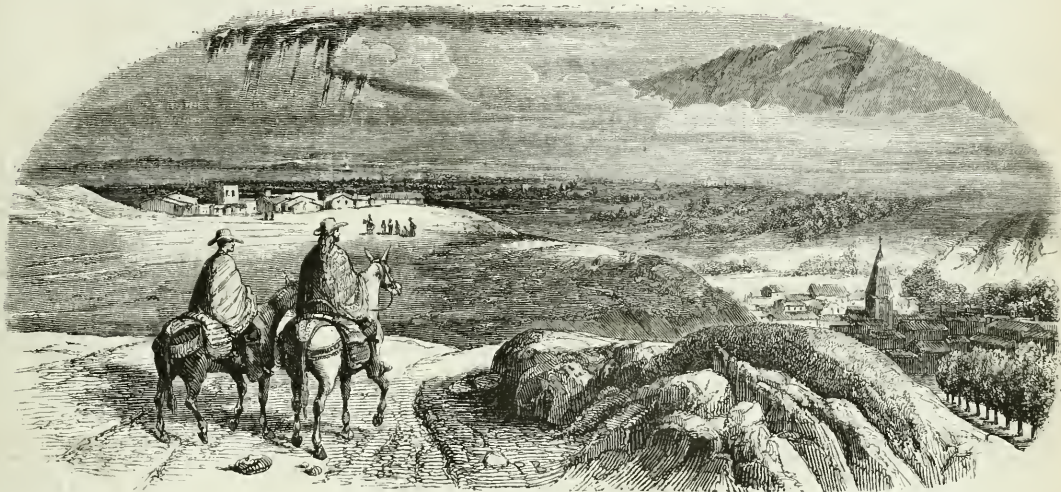
— Alors où vais-je passer la nuit? Pouvez-vous me céder cette chambre?

L'Indienne me regarda en face, puis reporta sa vue sur les enfants, et ne répondit pas.

« Mais au moins donnez-moi quelque chose à manger, repris-je, car je meurs de faim. »

Je me rappelai trop tard que l'Indien porteur de l'*almofrez* s'était aussi chargé des *alforjas*, et je songeai avec un regret que la faim redoublait, que ces *alforjas* contenaient d'excellent pain blanc d'*Oropesa* et un énorme fromage *collavino*, trois boîtes de conserves et une bouteille de vin de *Xérés*.

La femme sourit de se sourire marquois qui déride le visage grave de l'Indien quand il s'approprie à com-



Amérique méridionale. — Pérou. — Villages de Maras et Uru'amba.

mettre envers le blanc, ou *viracocha*, une malignité quelconque.

« *Mananacncha*, me répondit-elle (il n'y a rien). »

Je m'étais si bien attendu à cette réponse, que je n'en fis aucun cas. — Je réitérai ma demande. « N'avez-vous pas un morceau de mouton, quelque fromage, des œufs? répliquai-je. »

Le fatal *mananacncha* s'échappa des lèvres de l'Indienne une seconde fois.

Alors, impatienté, je me mis à frapper dans tous les recoins du misérable bouge, et découvris bientôt dans une des cavités de la muraille six œufs et une poignée d'ognons.

« Ce sont les œufs de ma poule, » exclama l'Indienne avec des larmes dans la voix.

Je lui jetai quatre réaux, c'est-à-dire vingt fois la valeur de ses œufs, et la priai de les cuire.

Elle ramassa la pièce d'argent qu'elle serra dans sa *chuspa*, et se mit en devoir de m'obéir.

En un clin d'œil les œufs durcis et les ognons crus étaient placés devant moi dans un plat de terre. Je m'assis sur un escabeau branlant, et dévorai silencieusement ma maigre pitance en maudissant tout bas l'Indien qui m'obligeait à souper de la sorte, et qui, pour couronner l'œuvre, allait me contraindre à dormir à la belle étoile, avec ma selle pour



Amérique méridionale. — Pérou. — Pont d'osier sur la rivière de Quilabamba entre Pariscar et Ollantay-Tampu.

oreiller et mon *poncho* pour couvrirte.

Je songeai, mais, hélas! trop tard, que le mandit, au lieu de se rendre à *los Molinos*, s'était arrêté dans le dernier faubourg du Cuzco pour y consommer son *cacharpari*, cette fête d'adieux symboliques en usage dans la Sierra-Nevada, que tout Indien, à la veille d'entreprendre un voyage, ne manque jamais de faire en compagnie de ses proches et de ses amis. Peut-être à l'heure où je maugréais tout bas en épluchant mes œufs durs et croquant mes ognons, mon *chasqui*, enfermé dans quelque *chichirra*, perdu dans les fumées de l'ivresse, dansait au son du *charango* (petite guitare à cinq cordes) quelque bryuant *sapateo*, sans s'inquiéter si j'étais bien ou mal couché. Quant aux effets confiés à sa garde, je n'en avais nul souci. La fidélité de ces coureurs n'était assez connue.

Mon repas terminé, je me levai sans mot dire et allai desseller ma mule. Le pauvre animal piaffait de froid et d'impatience. Je lui jetai la bride sur le cou, en ayant soin de faire un nœud aux longues rênes *tucumames*, et la laissai libre d'aller chercher son souper, son gîte et le reste. Mue par son seul instinct, elle regarda quelques secondes à droite et à gauche, aspira l'air fortamment, puis devina sans doute que le fourrage n'était pas très-éloigné, car elle descendit le sentier

en spirale qui se trouvait au-dessous d'elle et disparut dans l'obscurité.

Demeuré seul, je plaçai ma selle sous ma tête, transformai mes pelons en matelas, et, enveloppé de mon *pawilo*, j'invoquai le sommeil. Mais décidément le froid de la Cordillère était trop pénétrant pour me permettre de fermer les yeux. Je me relevai, allumai un cigare, et, battant la semelle contre la muraille, au risque de la démolir, j'attendis que cette longue nuit d'hiver fût enfin écoulée.

Après neuf heures d'une mortelle attente, qui me firent l'effet de neuf siècles interminables, une lueur blanchâtre envahit le ciel dans la direction de l'Ouest; puis la clarté devint appréciable, et le jour parut enfin.

Les deux enfants ramenaient déjà ma mule, qui avait passé la nuit au fond du ravin, vautreée dans une plantation de quina (Chenopodium quinoa), dont elle avait dévoré les deux tiers. Son ventre ballonné témoignait assez clairement de son intempérance.

En un tour de main j'eus complété la toilette de l'animal, et quelques minutes après je traversai l'angle nord de la pampa d'Anta, me dirigeant vers le village de Maras. Le véritable chemin n'était certes point celui que je prenais. Le chemin de la vallée de Santa-Ana, fréquenté par les voyageurs et les *arrieros*, passait à Urubamba en longeant le pied de la Cordillère, et cotoie le Quillabamba-Ucayali jusqu'à la poste de *Habaspanca*. Je n'avais changé mon itinéraire que dans le but d'éviter le passage d'Urubamba, où m'en eût fallu subir les accolades et les poignées de main du préfet et de sa famille, entrer chez le colonel..., visiter l'avocat..., et ce jour-là je me sentais peu apte à fraterniser avec mes amis d'habitude. D'ailleurs j'avais à cœur le mauvais souper de la veille. Les œufs durs et les ognons crus étouffaient en moi tout sentiment d'expansion.

Je pourrais donc ma route, jetant à peine un regard au village d'Urubamba, que les charrettes péruviennes qualifiées de cités très-fidèles, et commençant à descendre par une pente douce vers le village de Maras, dont les murailles en terre sèche s'élevaient au fond de la pampa.

La température de Maras n'était déjà plus la même que celle de Montros. Une descente de quelques dix cents mètres avait suffi à opérer ce changement. La végétation elle-même révélait un autre caractère. Ainsi les lichens, les mousses et les graminées, qui formaient un tapis à la pampa d'Anta, étaient remplacés par quelques éphémères jaunes (*Euthera grandiflora*), par des liacées (*Astroem-purum*) et par des buissons de cette charmante fleur rouge (*Fuchsia purpurea*) dont les indiennes font des guirlandes aux jours de la semaine sainte.

Maras, où j'arrivai après un quart d'heure de marche, est un village de cent cinquante feux, uniquement peuplé d'indiens *Serranos*. Le cuir est le seul métier qui dénote la culture de cette lignée. Les maisons, construites en *alobos*, carreaux de terre sèche superposés, sont recouvertes de paille. Chacune d'elles a son *corral*, ou grande cour, où des troupeaux de llamas sont parqués pour le transport du sel, de la *besta* et du charbon que les indiens vont brûler sur les grands serres de droite. De tous les villages qui bordent les rives du Quillabamba-Ucayali, depuis Urquillos jusqu'à Habaspanca, Maras est le plus pauvre et le plus méprisé de ses voisins; car son sol de granit et de sable ne produit absolument rien; pas même le beurre sa nature, pas même le sucre d'art de l'arrose sa surface, tandis que les alentours de Taray, d'Urquillos, de Yucay, d'Urubamba, d'Ollantay produisent le blé, l'avoine, la quinoa, la luzerne, la patate et une grande partie des fruits d'Europe; les légumes y sont savoureux, et le bétail y abonde.

En traversant la grande rue du village, je m'informai chez l'alcade, brave Indien dont le nez en bec d'aigle, la lèvre pendante et la riche couleur bronzée, dénotaient le sang pur de tout mélange, si mon *chasqui* n'avait pu être vu par les gens de l'endroit. Il me répondit que depuis trois semaines nul visage étranger n'avait traversé le village; que l'homme que je réclamais avait sans doute pris le chemin d'Urubamba, au lieu de prendre celui de Maras, et qu'en passant un peu de l'épéon, je pourrais le rejoindre à Ollantay-Tampun, où sans doute il se reposait en m'attendant.

Je trouvai le raisonnement très-judicieux et remerciai l'alcade qui, ne faisant la plus belle de ses révérences, me montra de la main le chemin que je devais suivre pour arriver sans encombre au village d'Ollantay.

Je commençai à descendre une pente roide, creusée dans des terrains marécageux qui tournaient en spirale avec une précision telle, qu'il semblait que la main de l'homme avait aidé le travail de la nature. A mesure que je m'enfonçais dans cette gorge étroite et bordée de murailles à pic, la chaleur, de tiède qu'elle avait été jusqu'à cette heure, devenait accablante. Un soleil ardent tombait presque d'aplomb sur ma tête, ma langue séchée demeurait collée à mon palais. C'est en vain que, promenant ma vue sur ce paysage désolé, je lui demandais le secours d'une goutte d'eau, quelque trouble qu'elle fût; le paysage, comme on le pense bien, ne me répondait qu'en étant son affreuse stérilité, rendue plus caractéristique encore par l'absence de tout être vivant.

Mon supplice dura trois longues heures, après lesquelles l'apparition de la végétation me fit espérer le voisinage de l'eau; en effet, derrière des *genisitas* et des saules nains qui croissaient par bouquet au fond d'une vallée en miniature, dont le sol était planté de luzerne et de pommes de terre, je découvris un ruisseau d'eau courante qui, après avoir fertilisé ce petit coin de terre, s'allait jeter dans le Quillabamba.

Après le milieu du jour, j'arrivai à *Paucar*, dont le nom, en quechua, signifie lieu. C'est une grande hacienda, au pourtour même d'un petit village tout planté de saules verts et arrosé d'eau vives. Son principal commerce avec les alentours consiste en céréales et en patates.

Une lièvre saine Paucar d'Ollantay. Cette lièvre, je la fis d'une traite, sans avoir égard aux énergiques remontrances de ma mule, dont les jarrets pliaient de lassitude. Je traversai

le pont d'osier (Mimbres), placé comme une escarpolette sur la rivière, et, arrivant sur la rive droite, près de l'ancienne porte du grand Tampun d'Ollantay, j'en traitai dans le village.

Au milieu de la place, une bonne physionomie d'épicer ou de marchand d'étoffes, je ne sais trop plus lequel des deux, se prélassait sur un banc de pierre, à l'ombre d'un auvent, attendant l'arrivée des chaland, tandis que son épouse, grasse et rouge matrone, assise à ses côtés, écaissait des haricots avec une attention qui faisait honneur à ses qualités domestiques. Frappé du calme répandu sur ces deux figures patriarcales, je poussai ma mule devant lui boutique et demandai des nouvelles de mon Indien *chasqui*.

L'homme aux étoffes me regarda de la tête aux pieds, toucha du coude la matrone aux haricots, et tous deux, sans me répondre, partirent d'un éclat de rire qui me lit monter une flamme au visage. Ne voulant engager aucune controverse avec deux plaisants si mal élevés, je tournai bride, et me réfugiai dans l'étroite cour d'une chicheria où, sur les marches vermillonnées d'un escalier en plein vent, on plaça un tapis de *pulu* pour que je pusse m'asseoir et attendre commodément la réfection que je venais de commander. Cette réfection consistait en un plat de mouton et de patates au piment destiné à mon individu. Quant à ma mule, une botte d'alfalfa devait lui suffire.

Pendant que l'Indien propriétaire de la chicheria était allé couper l'alfalfa dans un champ voisin et que sa femme rôti-sait sur les braises le morceau de mouton destiné à mon repas, je sortis à pied et allai parcourir les ruines du *Tampun* que déjà j'avais décrites et dessinées.

LAURENT SAINT-CRIQ.

Le Misogyne.

CONTE. — Voir tome X, pages 283, 278, 294, 310, 328, 362 et 376.

Motier divers....

SECONDE PARTIE.

XVI.

LE DANGER DE RÉCITER DES VERS SOUS LES ARBRES.

Cependant le seigneur poète emmenait le domino blanc, toujours silencieux, et se permettait de lui faire quelques reproches métrés de bon sens de doucours. D'arrière ce couple marchait, on se le rappelle, avec des sentiments très-divers, le bourgeois Myron et le valet Ambroise. Celui-ci, fier de la préférence qu'on lui avait obtenue, grommelait toutes sortes d'injures; mais le bourgeois ne s'en souciait guère; il suivait avec ravissement le gentil masque qui se retournait de temps à autre pour voir si Myron n'avait pas abandonné sa trace.

Lorsqu'on fut sorti des charnelles, le domino blanc, muet jusqu'ici, se pencha à l'oreille du poète et le pria de consulter sa montre au clair de la lune. Odoacre s'empressa d'obéir.

« Trois heures déjà ! reprit le domino. C'est à trois heures seulement que ma maîtresse m'a permis de devenir indiscret avec vous. Je suis Lisette, — elle sou avait la barbe de son masque, — je suis Lisette, et ma maîtresse est venue à la fête en Diane chasserresse. Vous jouez de maladresse, seigneur poète, de ne l'avoir pas reconnue. Maintenant, allez, courez après elle, il est trois heures; madame Adrienne vous autorise par ma voix à la chercher; peut-être même elle acceptera votre bras jusqu'à sa voiture... Sauf quoi, je vous salue et retourne à mes montans. »

Li-ette avait déjà repris le bras du bourgeois, avant que le poète fut revenu de sa stupéfaction; elle remonta la pelouse avec le triste Myron, et affectait de fuir ce pauvre Ambroise, plus acharné que jamais à poursuivre son infidèle.

Odoacre ne se dissimulait pas qu'il avait joué toute la nuit un rôle risible. Tandis que Fabrice, qui l'aurait considéré déjà comme un rival, promenait dans les bosquets l'aimable Diane, lui-même se consumait à disputer une soubrette aux soupirs d'un bourgeois veuf d'un valet. — « Je suis mené, » se disait l'élegiaque Danos. Heureusement il avait trop bonne opinion de son mérite pour perdre toute espérance, et se promettant bien de punir de ce tour la jolie veuve lorsqu'elle lui en aurait donné le droit, il courait à droite et à gauche, avec dépit, pour la retrouver.

Voici qu'au milieu de sa course il se trouve mal à propos arrêté par le gouverneur même, amphitryon de cette fête de nuit. Odoacre avait en l'imprudence vanité de se faire mettre sur le programme pour quelques stances qu'il improviserait aux premières heures de l'aube; le moment était venu de remplir cette poétique promesse. Lasse de musique et de danse, la compagnie s'était assise; elle prenait des sirops et des glaces en attendant l'improvisation du poète. Un poète avait été préparé pour celui-ci au haut de la pelouse, sous les arbres, en face de l'élegante assistance. — Le malheureux Odoacre se laissa traîner à l'autel de la muse; il se sentait dans ce moment beaucoup plus de dépit que de verve poétique, et il s'agença plutôt à Diane qu'à son frère Apollon. Mais, sans obscurcir sa gloire de poète, il ne pouvait refuser les stances qu'il avait promises.

Il vint donc prendre place au pupitre, comptant sur sa mémoire au défaut de son inspiration. A sa vue, une ruineur flatteuse courut dans l'assemblée. Odoacre salua, but un verre d'eau sucrée, salua encore, rajusta sur sa tête sa couronne de lauriers, se posa noblement, et dit d'une voix modeste : « L'Adèle... stances. »

Il se lit un grand silence. Le poète ne parlait pas encore; il semblait se recueillir et solliciter intérieurement sa veine de poète. De fait, il sentait sa mémoire elle-même troublée par la présence de Fabrice, planté à quelques pas devant lui, présence désagréable qui lui rappelait des idées maussades. L'attente des assistants devenait fort vive.

Tout à coup une autre voix résonna dans le ciel d'Odoacre. C'était un rossignol qui, s'éveillant sur un arbre voisin, plaçait sa chanson mélodieuse dans les sentiers de la nuit. L'oiseau avait commencé par une plainte douce et touchante; puis il

se jeta dans les roulades, dans les cadences perlées, épuisant toute la richesse de son gosier, charmant les cœurs par l'Algréresse, la fraîcheur et la beauté de son chant. Quelles stances pouvaient valoir cette lyonne naturelle du matin, limpide comme l'air, gracieuse comme l'Orient! On écoutait cet autre poète sans plus songer à Odoacre, qui s'était trop longtemps attardé dans ses préparatifs lyriques; on paraissait ravi des accords toujours plus vifs du petit musicien caché dans les feuillages, et l'élegiaque, prêt maintenant à commencer, retenait encore ses stances jusqu'à ce que le rossignol eût achevé les siennes.

Une dame se mit à rire, trouvant plaisante la défaite d'Odoacre; lui-même, l'académicien, prit le bon parti; il sourit. Toute l'assemblée en fit autant, et puisque le rossignol ne voulait pas interrompre sa chanson, il fallait bien que les vers d'Odoacre dépassassent cette harmonieuse rivalité.

Lutte égale ! Le poète disait les grâces du matin, l'oiseau les chantait; le poète peignait le réveil même du jour qui s'éveille; le poète célébrait en vers dans la chanson du rossignol, et le rossignol célébrait lui-même sa chanson en la chantant...

Ce dernier trait de poésie pouvait perdre les stances d'Odoacre; l'improvisateur, qui savait bien où le menait son improvisation, voyait arriver avec terreur les quelques vers adressés au rossignol; il eût voulu les changer, mais il avait l'esprit trop peu présent pour essayer couramment une telle variante, d'autant que les rimes de ces malheureux vers se croisaient avec celles des vers suivants. Odoacre risqua donc la partie; il affecta de s'inspirer de la circonstance même, et prononça d'une voix prétentieuse sa louange du rossignol. L'assemblée y fut prise; jusque-là elle avait marqué sa préférence pour celui qu'Odoacre appelait le chanter des bois; mais le poète lui parut avoir l'avantage en ce moment, puisqu'il s'adressait au rossignol, tandis que le rossignol ne s'adressait point à Odoacre.

On applaudit à outrance; le bruit de ces bravos effaroucha sans doute l'oiseau; il se tut; de telle sorte que ce passage périlleux, au lieu de ruiner tout à fait les stances d'Odoacre, leur donna la victoire.

Mais Odoacre ne profitait pas de son triomphe; il apercevait l'entrée des charnelles une ombre blanche, celle de la Diane, immobile et solitaire; aussi se hâta-t-il d'arriver au bout de son improvisation, de peur que la belle fugitive ne disparût encore une fois. Son dépit s'accroissait outre mesure, et ses stances, ainsi dépeçées, tombaient disgracieusement l'une sur l'autre, — sans compter que le poète avait affaire à un public d'élite, très-difficile même pour les académiciens et assez versé dans les bonnes poésies danoises pour dénigrer les mauvaises.

Enfin il semble que tout conspirait à nuire aux stances d'Odoacre. L'assemblée prenait peu à peu l'air distrait; elle regrettait le rossignol et sa chanson. — Ce fut maintenant un merle qui se fit entendre; moins mélodieux, mais dont la voix s'accordait bien avec les secrets sentiments des auditeurs. L'oiseau beaucoup poussait un sifflement aigu qui semblait ennoquer à celui d'une clef frou. Odoacre récitait ses stances, et le merle sifflait; Odoacre déployait, rapidement il est vrai, les trésors de sa muse, et le merle sifflait toujours...

La poëtesse continuait d'abord l'assistance; mais le merle sifflait le poète avec un tel acharnement, on l'eût dit, qu'à la fin les dames se lassèrent aller à chuchoter et à rire; un mouvement de gaieté malicieuse agita toute l'assemblée, et Odoacre, la sueur sur le front, se hâta de couper court. Mauissant les oiseaux chanteurs, le public et les stances au matin, il salua, puis s'éleva. — Un véritable désastre, si le poète n'eût été académicien, et si, comme lui-même le disait, il n'eût déjà fait son monument.

Odoacre se glissait en toute hâte vers l'entrée des charnelles. Fabrice, qui avait vu aussi lui la déesse apparaitre, se dirigeait du même côté. Mais le poète le prévint. Diane accepta le bras de ce lâcheux. Fabrice les suivit dans les bosquets, à petit bruit et sans se montrer, poussé par une curiosité dont il n'était pas maître.

XVII.

DIANE CONGÈDE SON BERGER.

La déesse et le poète marchaient d'un pas pressé; mais la vivacité de leur propos les eût bientôt arrêtés au milieu même de l'allée qu'ils parcouraient. Caché dans le feuillage, Fabrice l'indiscret ne perdait pas un mot du dialogue.

« Oui, madame, disait ou plutôt criait Odoacre; oui, madame, je le répète, c'est un mauvais traitement que je ne méritais pas. Je ne visais à autre chose que pour vous... »

« Pour moi et pour les stances que vous comptez improviser. Ne faites pas tort à la poésie, seigneur poète. »

La déesse riait et se moquait doucement. Douceur cruelle ! « Raitez, madame, raitez, reprenait Odoacre avec véhémence; j'ironie est charmante dans votre bouche. Je sais que je suis un pauvre poète, quoi qu'en dise le Danemark... »

« Ah ! ne me brouillez pas avec vos lecteurs, seigneur poète... »

« Mes lecteurs, madame ! Je doute qu'il y en ait un seul qui fasse si peu de cas de moi et du siffrage glorieux que j'ai obtenu aujourd'hui même, que de me laisser, toute la nuit, courir comme un sot après une servante... Ah ! madame, est-ce donc là le prix d'une assiduité si constante et si dévouée ? Dites-moi une seule de vos volontés qui ne m'ait pas trouvé empressé à obéir ? Vos caprices étaient des ordres pour moi; je les chantais même dans mes vers, et je célébrais ma servitude. Vous m'auriez commandé les plus étranges choses que je les eusse exécutées sans murmure; vous eussiez exigé que pour vous plaire je fisse de nouveaux vers, eh bien ! je crois que j'aurais lâché d'y réussir ! — Ici le poète affectait de rire. — Quo voulez-vous de plus ? Ce matin, vous me renvoyez froidement, je ne sais pourquoi; puis vous me rappelez, vous me témoignez le désir de jouer vous-même auprès du personnage le plus fantasque que une comédie où vous ne me réservez guère, à moi, que le triste rôle de confident, de comparse; je me rends

L'intérêt de l'industrie manufacturière vient aussi aiguillonner le luxe de la parure. En 1779, Lyon envoie des députés pour faire des représentations sur le dépérissement des manufacturiers depuis que leurs Majestés ne donnent point l'exemple des vêtements riches en or et argent. La reine, en conséquence, défend qu'on paraisse devant elle en polonoise. Les diamants sont également passés de mode; il n'y a plus que les actrices et les bourgeoises qui en portent. Marie-Anthonette se laisse aisément attendrir aux doléances du joaillier de la cour.

A la ville (1781), les robes à la mode sont les lévites modifiées de cent manières. La vicomtesse de Jaucourt imagine une lévite à queue de singe, et elle paraît au Luxembourg avec une queue si longue, si tortillée, si bizarre, que tout le monde se met à la suivre et qu'elle est obligée de sortir. En 1782, les jeunes femmes reviennent aux anciennes modes des grands tabliers et des amples fichus sur la gorge; la maréchale de Luxembourg dit: « qu'ainsi accoutrées elles ont l'air de cuisinières et de tourières. » Quelques-unes s'allublent la tête d'un joujou imitant un navire et dit *caffur* à la Belle-Poule, de l'honneur d'une de nos frégates renommées dans les guerres de l'indépendance de l'Amérique. — Beau-marchais avait rajourni la chanson de Malborough par sa chanson du Page: madame Poitrine, la nourrice du dauphin, la met en vogue à la cour; Audinot et Nicolet la mettent en action par des pantomimes burlesques; la mode s'en empare à son tour, et bientôt tout se fait à la Malborough (1785). A la fin de cette année, les dames portent des chapeaux à la caisse d'esemple, chapeaux sans fond comme cette caisse.



Histoire de la mode. — No 2. Chapeau et collerette à la chinoise (1787).



Histoire de la mode. — No 1. Veste à la marine (1787).

La satire publique ne manque pas une occasion d'exercer sa verve. En 1786, le procès du cardinal de Rohan donne lieu à des chapeaux de paille bordés d'un ruban de feu, dits *chapeaux de cardinal sur paille*. On vend aussi des *tabatières au cardinal blanchi*, en ivoire avec un petit point noir au milieu, comme pour signifier qu'il ne sortira pas net de son procès. — Dans le même moment, l'acquiescement d'une cuisinière nommée Salmon, deux fois condamnée à être brûlée comme coupable d'empoisonnement, et déclarée innocente par le parlement, fait adopter les *carrozes à l'innocence reconnue*, autrement à la cauchoise, non pas à cause du pays de la pauvre fille, mais parce qu'elle avait été attachée deux fois des mains du bourreau par l'inébranlable vigueur de son avocat, M^r Cauchois.

Malgré les réclamations des marchands de la rue Saint-Denis, il n'est plus guère d'usage pour les femmes, en 1786, de porter des robes de grande parure, non plus que pour les hommes de porter des habits à la française avec le chapeau sous le bras et l'épée au côté. On ne fait plus de ces toilettes que pour les assemblées d'apparat. Plus de coiffures en cheveux, mais d'amples chapeaux; la gorge et le cou ne sont plus découverts; plus de paniers, si ce n'est dans le costume de cour; plus de formes postiches, à peine de petits *caudés* aux poches pour donner une certaine hauteur. On s'applique à avoir une taille svelte et délicate. Le matin, les dames ne sortent guère qu'en bonnets de nuit garnis de blanches ou de dentelles, sur lesquels, pour sauver cet excessif abandon, elles mettent un de ces chapeaux-bonnettes que nous avons déjà signalés (fig. 2, art. 4.); les grandes baigneuses se portent en demi-toilette. On fabrique aussi des chapeaux feutre de laine très-légers teints de différentes couleurs. Les plus à la mode sont la triomphante couleur jaune queue de



Histoire de la mode. — No 3. Robe demi-négligée, cheveux liés à la Caagliostro (mars 1788). — No 4. Demi-parure: peauf au globe fixé (1788).

serin et le vert-pomme; ils ont sept pouces de bord.

C'est ici que se manifeste la plus monstrueuse de toutes les extravagances dont abonde l'histoire de la mode. Rien de pareil ne s'était encore présenté. La confusion tend à s'établir entre le costume des hommes et celui des femmes, pour la matière, la forme et la couleur. Les chemises de toutes les couleurs, les chemises coupées à la manière des chemises d'hommes; comme eux, elles s'entourent le cou d'une ample cravate; les hommes ont deux montres dans leurs goussets; elles mettent deux montres à leur ceinture avec chaînes pendantes et breloques; ils ont des cannes à pomme d'or; elles s'en arment également; ils arrangent leurs cheveux en cadettes, en queue ou en catogan; elles adoptent les cadettes, la queue et le catogan; elles portent des chapeaux de feutre et des redingotes de drap. A cela près des jupons d'une part et des culottes de l'autre, qui tiennent bon, le costume n'a plus de sexe; il semble vouloir réaliser, pour leurs derniers enfants, trop civilisés, la parité du costume primitif d'Adam et Eve au sortir du paradis terrestre. Les hommes, de leur côté, ont des manchons, des douillettes, des éfilés à leurs épaules. Souvent ce sont leurs montres du mois précédent que les femmes adoptent le mois suivant. Elles prennent les redingotes à trois collets, quand les hommes les ont quittées; elles suspendent à leurs montres des chaînes d'or et des breloques, quand ils n'y attachent plus que de simples cordons. Si les petits maîtres du dernier goût marchent les mains dans leurs poches ou les bras ballants, elles agitent une badine ou une canne légère. Mais, à quelques différences près, elles cherchent à se rapprocher le plus possible de nos usages. Elles étudient nos sciences, ne craignent pas de s'enfumer dans un laboratoire

de chimie, out de la curiosité pour l'anatomie, du penchant pour la physique et l'attraction.

Et tout le beau sexe s'amuse
Du carré de l'hyponénuse
Et de Newton.

Ces aberrations, du reste, n'arrivent jamais d'un seul côté. Quand les femmes se virilisent, les hommes se montrent efféminés à leur tour. De nos jours, nous avons vu se reproduire ce rapprochement entre les habitudes et les vêtements des deux sexes; lorsque les lions se sont mis à porter des corsets, les lionnes se sont mises à fumer le cigare. Ces tentatives seront toujours malheureuses. En cherchant à se masculiniser, à imiter notre allure, les femmes perdent leurs qualités les plus précieuses. C'est un contre-sens évident qui va contre leurs intérêts. Qu'elles soient éminemment femmes, le plus femmes possible, c'est ce qui peut leur arriver de plus heureux. Au lieu de les atténuer, de les métamorphoser, elles doivent plutôt chercher à exalter en elles les qualités féminines, qui sont pour l'homme leur charme principal.

Cette confusion de costume, qui règne pendant l'année 1787, n'empêche pas la mode d'être d'une excessive incertitude, bien que, d'un autre côté, toutes les étoffes, de quelque tissu qu'elles soient, drap, gramine, séaridine, pekin, tafetas, soient toutes également rayées. Outre ces étoffes, le linon et la gaze, on commence, en 1788, à employer le crêpe blanc ou de couleur pour robes. A voir les noms si variés des robes, il semblerait que les dames françaises aient fait des emprunts aux femmes de toute la terre. L'Angleterre,



Histoire de la mode. — No 5. Bonnet au globe (août 1789).



Histoire de la mode. — No 6. Bonnet aux trois ou quatre visages (sept. 1789).

l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, ont été mises à contribution. Elles ont porté tour à tour des *podonaises*, des *lèctes*, des robes à la *circassienne* et à la *czarine*, des *caracos* à la *suedoise*, à la *hottomannienne*, à la *chinoise*. L'arrivée de l'ambassadeur de Tippo-Soub provoque des modes indiennes : la *baïgonne* à la *route du Malabar* et les cheveux flottant par derrière détachés à la *victoria*. Après avoir parcouru toutes les parties du monde, la mode, devenue patriote, se met à explorer la province, et donne les *justes* à la *provençale*, les *opéts* à la *bernaise*, les *coffes* à la *picarde*, les habits à la *lanquedocienne*... mais, dans tout cela, le plus souvent, ce ne sont que les noms qu'elle emprunte.

Au milieu de ces tentatives étourdies et de cette extrême variété, un caractère qui se prononce tous les jours de plus en plus, c'est la tendance à la simplicité ou plutôt à l'abandon du costume. On ne porte plus que des *négligés*, des *demi-négligés*, des *désahabillés* (mot caractéristique), des *pierrôts*, des *redingotes*, des robes en *chemise*. A l'approche de la révolution, un seul vêtement ayant des noms bien malheureusement choisis, le *caraco*, l'ancien *pet-en-air* modifié, règne presque exclusivement.

Bien des symptômes semblaient annoncer depuis longtemps, en même temps que la confusion des notions, l'insensible, mais inévitable transformation du costume. Les marquis en chenille se cachant sous le costume bourgeois; les traitants, les parvenus de la bourgeoisie, se guidant jusqu'à un luxe exagéré et insolent; l'invasion des idées, l'imitation des ha-

bitudes et de la manière de s'habiller des Anglais, fait important, que nous ferons bientôt ressortir, tout semblait tendre à amener un mélange plus marqué de la cour et de la ville. La fantaisie de la souveraine avait même encouragé parfois à secouer une étiquette trop solennelle; cependant, il faut le reconnaître, le sans-façon avait ses limites, et il ne s'écartait pas de ces belles manières et de cette tenue courtisanesque qui faisaient de nous les plus élégants contumédis du monde. Mais voilà qu'un jour, lorsque la noblesse française est déjà dispersée en pays étranger, au milieu des clameurs sinistres, au bruit desquelles l'antique monarchie et l'ancienne société s'écroulent, l'étiquette aux abois, avant de désertir cette cour où elle régnait sur les rois eux-mêmes, fait entendre une dernière doléance, suprême et lamentable adieu au faste, aux riches et nobles parures, aux fantaisies somptueuses du passé. Roland de la Plâtrière, un des ministres de ce royaume de France où les coiffeurs eux-mêmes portaient encore hier l'épée, se présente à la cour en *chapeau rond* et dans un *maintien négligé*! Le maître des cérémonies s'approche de Dumouriez d'un air inquiet, et lui montrant Roland, s'écrie : « Pas même de boucles à ses souliers! — Ah! réplique Dumouriez d'un air sardonique, tout est perdu! »

A. J. D.

N° 4 (1787). Petite veste à la *marinière* en gros de Naples, collet et parements jaune queue de serin; jupon de gros de Naples jaune; tliu à jabot; ample cravate; chapeau de paille

à colotte de gaze bouffante. La frisure *tout en tapet*, les cheveux peudants par derrière à la *consellière*, et les boucles d'oreilles à la *plaque*, quoique à la mode depuis trois ans, sont encore en faveur. — N° 2 (novembre 1787). Chapeau à la chinoise sur laiton (succédant aux chapeaux à la tarare); aux oreilles, de grosses perles bienlôtées nommées *Cléopâtre*, mode qui a reparu plusieurs fois depuis deux cents ans, et qui régnait vers 1763 sous le nom de *Muras*. En place de tliu une collette, de forme antique, dite à la *chinoise*. Robe en chemise de mousseline unie blanche à double falbalas; sous la chemise, corsage de satin de couleur coquelicot garni de manches descendant jusqu'au coude. Très-large ceinture de ruban coquelicot. Gants longs couleur queue de serin. Souliers de satin coquelicot. — N° 3 (mars 1788). Robe *demi-négligée* en mousseline à raies souci et bleu à mouches noires, avec second collet de Pékin jaune bordé de franges. Japon de Pékin jaune. Un *bandeau-turban* en gaze posé sur les cheveux, relevés par derrière en chignon plat et liés par une épingle à la *Castro*. — N° 4 (février 1788). Toilette demi-parée. Robe anglaise à corsage polonais. *Pouf au globe fixé*; à doubles papillons à gros yeux. On s'occupe beaucoup à cette époque de deux essais acrobatiques de Blanchard et de Pilâtre de Rozier. — N° 5 (août 1788). Deuil à l'occasion de la mort du dauphin. *Bonnet au globe* de gaze d'Italie, dont les papillons pissés à petits plis sont entourés d'une écharpe de crêpe noir. Gants de soie blancs. — N° 6 (septembre 1789). *Bonnet aux trois ordres révisés*, forme de casque, en gaze ou soit brodées des branches d'olivier en soie verte; il est garni par devant d'un bandeau très-large de taffetas blanc ou sont brodés en or une *croix* et une *épée*, et en soie bleue une *bêche* formant ensemble un trophée. Sur le côté gauche, la cocarde nationale.

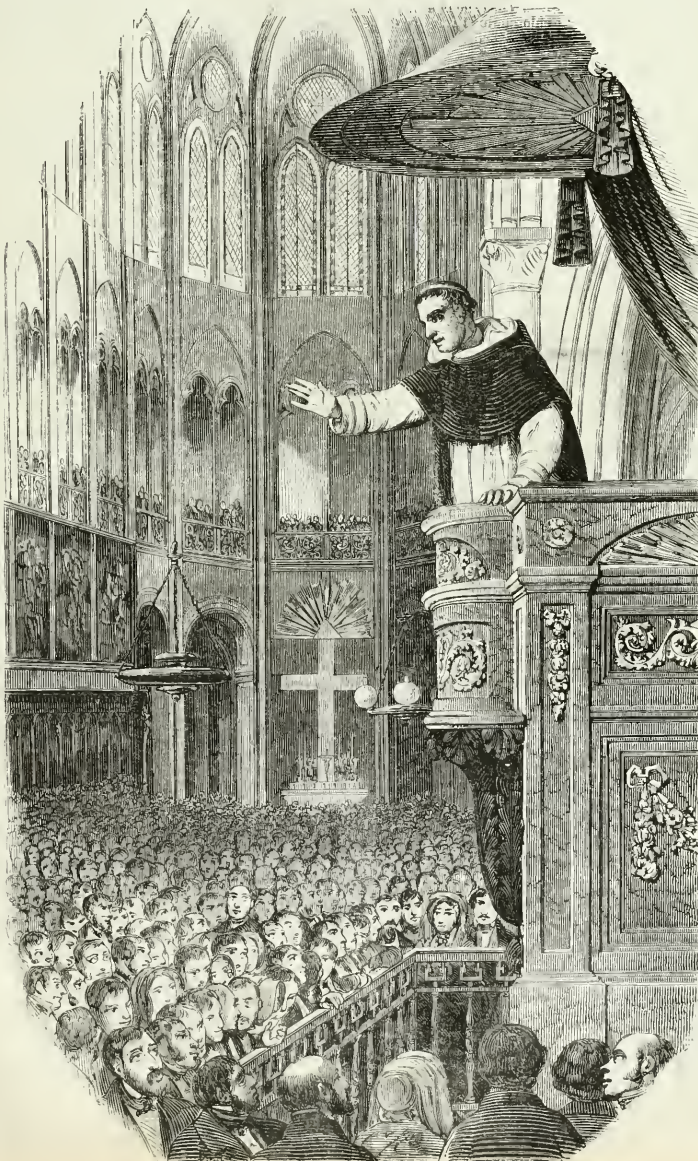
Oraison funèbre de Dantel O'Connell, par le R. P. Lacordaire, prononcée à Notre-Dame de Paris, le 10 février.

Dès six heures du matin, la foule envahissait l'église métropolitaine. A neuf heures on ne trouvait plus de place. Les fils d'O'Connell avaient été invités à cette pieuse cérémonie; l'un d'eux, M. John O'Connell, assis en face de la chaire, recevait la parole de l'orateur qui représente en France la parole de l'Eglise dans cette noble et difficile entreprise de mettre d'accord l'Eglise et la société moderne.

La première et la plus grande des difficultés, c'est l'accord des catholiques eux-mêmes sur les termes de la question, c'est la nécessité pour tout le monde de donner l'exemple du respect envers cette liberté de conscience qu'on réclame pour soi-même quand on est opprimé, et qu'on dénie à ses adversaires quand on est le maître. Il est triste de penser que c'est là un trait ineffaçable dans l'histoire de toutes les croyances et de toutes les opinions; mais le progrès des idées modernes a commencé, depuis plus d'un demi-siècle, à faire sentir un souffle de tolérance qui inspire aujourd'hui les cœurs honnêtes et dévoués de tous les pays et de toutes les religions. M. Lacordaire ne craint pas de proclamer du haut de la chaire évangélique que ce bienfait, qui est la doctrine chrétienne elle-même rappelée à sa pureté primitive, est l'œuvre de la philosophie du dix-huitième siècle. Il rend hautement cet hommage mérité à des hommes qui travaillèrent sans l'Eglise, qui combattirent l'Eglise, mais qui n'en servaient pas moins d'instrument entre les mains de Dieu pour la triomphe de l'idée chrétienne.

Durant trente années, O'Connell lutta pour obtenir la liberté de conscience. Sous les efforts de ce colosse, l'oppression fut enfin vaincue, l'émancipation des catholiques fut consentie par le parlement d'Angleterre. Gloire, honneur, louange, reconnaissance éternelle, s'écrie l'orateur, à ces hommes d'Etat d'Angleterre, à ces protestants qui proclamèrent la liberté religieuse!

Le discours de M. Lacordaire, soit que son organe fatigué et assourdi ne servit pas sa pa-



role, soit que l'expression vive, pittoresque, inspirée, trahit sa pensée, n'a pas la pompe dont les Bossuet, les Massillon, les Fléchier ont fourni les illustres modèles. Toutefois, la vie infatigable et dévouée que l'orateur avait à raconter suffit à tenir attentif et intéressé le nombreux auditoire qui l'entoure, et la nouveauté hardie de quelques-unes des réflexions tombées du haut de la chaire catholique fait moins regretter ce qui manquait, ce jour-là, à l'éloquence de M. Lacordaire. O'Connell sentant que sa mission était achevée, tourna ses regards vers cet autre homme providentiel qui venait d'apparaître au monde. Le grand libérateur sentit qu'il n'avait été que le précurseur. Il partit pour aller rendre hommage à celui que Dieu destine à l'accomplissement de la tâche.

« La voie nous est ouverte, dit M. Lacordaire en terminant, entrons-y, courons-y à pleines voiles, avec ardeur, avec générosité, avec sincérité; et si vous sortez de cette assemblée pleins de ce désir, avec plus de courage, plus capables au dedans de vous de supporter le mal et d'accomplir le bien; si, dis-je, vous sortez d'ici meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens, aimant davantage et la justice et l'équité, et la liberté et l'autorité, qui est également de la liberté et du droit; si, dis-je, vous sortez ainsi; si, malgré l'infirmité de ce mot que je déplore profondément, si tel est le sentiment que vous emportez, ah! messieurs, n'en cherchez pas la cause loin de vous, loin d'ici et de l'occasion qui nous réunit; mais dîtes-vous seulement que Dieu vous a parlé une fois de plus par l'âme de Daniel O'Connell. »

M. John O'Connell a été invité le lendemain à une soirée, donnée en son honneur, par souscription, dans les serres du jardin d'Hiver. La lettre d'invitation, envoyée au nom de la jeunesse catholique, porte que les *hommes seuls* seront admis. Il aurait fallu dire: Les hommes *seront seuls* admis.

D'un mot, tu es sa place enseigna le pouvoir.

Académie des Sciences.

Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — Chloroforme. — Lors de ses expériences sur les effets physiologiques des éthers, M. Flourès étudia entre autres un produit étheré découvert simultanément par M. Soubeiran et M. Liebig, vers 1852, et désigné par eux sous le nom de chloroforme. Cette substance, obtenue en distillant du chlorure de chaux avec de l'alcool, est incolore, d'une odeur douce et analogue à celle de la verveine, de la pomme de reinette; elle produit sur la langue une sensation de brûlure. Elle est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool et l'éther. Depuis sa découverte, le chloroforme était resté confondu avec les innombrables combinaisons dans lesquelles s'enrichit, on si l'on veut, s'encombre chaque année. Sans doute ce fut seulement pour avoir sur les éthers un travail complet, que M. Flourès mit en expérience cette curiosité de laboratoire. Satisfait du résultat qu'il en obtint, il s'entint au fait de science pure, et négligea malheureusement l'application, trop souvent dédaignée des théoriciens. Plus tard, le professeur Simpson d'Edimbourg, qui s'occupait d'études analogues, mais appliquées à l'homme, en parcourant la série des produits étherés, arriva au chloroforme, et reconnut dans ce corps un agent plus énergique, plus rapide dans ses effets, enfin d'un emploi plus facile et plus agréable pour le malade que l'éther sulfurique. Les résultats obtenus par M. Flourès étaient publiés dans les comptes rendus de l'Académie depuis six ou huit mois, quand le professeur d'Edimbourg a fait sur l'homme l'application du chloroforme; et on ne peut donc admettre au point de vue de la légalité scientifique, que les faits antérieurs fussent inconnus à M. Simpson, et la priorité restât incontestablement à M. Flourès; mais il faut reconnaître que dans cette question l'application est le point important, et qu'on découvre semblable et surtout perfectionné quand l'application la féconde et la rend profitable à l'humanité.

M. Simpson employait le chloroforme en le versant à la dose de quatre grammes environ sur un mouchoir plié en entonnoir ou sur une éponge présentant la même forme. Les premiers essais, loin de prouver la puissance de cet agent, laissèrent à désirer, soit à cause de l'imperfection du produit employé, soit par l'expérience de ceux qui le mettaient en usage. Ainsi, M. Sédillot se vit dans l'impossibilité d'obtenir un effet complet avec le chloroforme, et dut recourir à l'éther chez son premier malade. D'autres inconvénients furent encore reconnus, en même temps que l'on constatait certains avantages du chloroforme sur l'éther.

Ce dont nous sommes surpris, quant à nous, c'est que, dans les premières expériences, l'emploi d'un moyen si prompt, si énergique, n'ait pas amené quelques accidents fâcheux. On a d'autant plus lieu de s'en étonner, que les symptômes de l'éthérisation par le chloroforme diffèrent à plusieurs égards de ceux que produit l'éther, et que, malgré toute la prudence imaginable, on le lui pouvait être défilé d'une manière facile dans les premières expériences. Ainsi l'influence de l'éther augmente beaucoup d'abord la force et surtout la fréquence du pouls, ce qu'on peut attribuer à l'état moral et aux efforts répétés d'inspiration plus encore peut-être qu'à l'éther même; bientôt le pouls s'affaiblit et devient moins fréquent si l'on continue l'inhalation de l'éther; mais dès qu'on fait respirer de l'air pur, le pouls se relève, et l'on peut ainsi graduer à coup sûr les effets de l'agent qu'on emploie. Avec le chloroforme les choses ne marchent pas de même. Dès la première ou la seconde inspiration, le pouls, un peu agité par l'impression morale, tombe brusquement et va s'affaiblissant avec rapidité. Pendant l'état anesthésique n'est pas encore obtenu; le malade a toute sa connaissance, et la résolution des muscles est quelquefois encore inappréciable; on continue donc, mais il faut s'arrêter bientôt, car lorsqu'aux vapeurs de chloroforme on substitue l'air pur, les symptômes de l'éthérisation continuent à se développer et s'aggravent encore pendant un temps plus ou moins long. Sans doute le chloroforme n'use pas tout d'un coup son action, n'est pas mis en œuvre dans sa totalité, mais vu s'accoutumant dans les organes pour agir au fur et à mesure qu'il est absorbé dans l'économie. Il se rapprocherait en cela des alcooliques; seulement c'est en une ou deux minutes, quelquefois même plus rapidement, que le chloroforme inhalé produit son effet maximum, en sorte qu'il faut une certaine habitude pour calculer à peu près l'effet qui sera produit. Dans ses premières expériences, M. Roux avait cru reconnaître que le réveil, de même que les effets anesthésiques, survenait plus promptement avec le chloroforme qu'avec l'éther. La plupart des expérimentateurs ont vu au contraire l'éthérisation se prolonger davantage après l'inhalation du chloroforme; ainsi M. Velpaun a vu une femme, qui n'avait respiré le chloroforme que pendant deux minutes, à deux reprises différentes, rester dix-huit minutes sans donner le moindre signe de sensibilité. Souvent le contact du chloroforme cautérise les lèvres et le pourtour des narines; lorsqu'il agit ainsi sur la peau, les manœuvres bronchique et pituitaire paraissent en être affectées aussi d'une manière fâcheuse; la toux, le coryza, surviennent ou sont exaspérés s'ils existaient déjà. M. Geuly, qui a fait, pour le chloroforme comme pour l'éther, de nombreuses expériences sur lui-même, rappelle encore à la première de ces substances de déterminer le vomissement plus souvent que la seconde. M. Sédillot attribue au chloroforme l'élévation et la dureté du pouls survenue chez quelques opérés. D'autre part une faiblesse assez marquée, mais peu durable du système musculaire est souvent la conséquence de ce mode d'éthérisation. Pour éviter à la cautérisation des lèvres et des narines on administre le chloroforme avec un appareil analogue à ceux qu'on a construits pour l'inhalation de l'éther; on peut aussi conduire préalablement les lèvres et le nez d'un peu d'huile d'amandes douces ou de céral, si l'on veut employer l'entonnoir d'éponge, ce qui pa-

rait être le moyen le plus prompt et le meilleur aussi bien que le plus simple. La pureté du produit est, comme on le pense bien, pour beaucoup dans le succès qu'on peut en espérer, et, par exemple, son effet caustique paraît tenir principalement à une altération ou à une préparation imparfaite.

Les opinions sont partagées sur la coloration du sang artériel pendant l'éthérisation du chloroforme. M. Amussat a vu le sang artériel devenir brun et presque noir comme le sang veineux pendant la période d'anesthésie, et rapproche à cet égard le chloroforme de l'éther et de l'oxygène, comme amenant le même résultat. M. Gruby soutient au contraire que non-seulement son influence du chloroforme le sang artériel ne passe pas du rouge au noir, mais qu'il reprend sa couleur rouge, si par l'oxygène on l'avait préalablement rendu noir. Nous devons dire que si l'on juge de la valeur comparative des expériences sur lesquelles se fondent ces deux opinions opposées, d'après les extraits insérés aux comptes rendus, celles de M. Amussat nous paraissent l'emporter en précision et réunir le plus de conditions d'exactitude.

Pour résumer le bien et le mal à propos du chloroforme, on peut dire avec M. Sédillot que cette substance, d'une saveur plus douce et plus agréable que l'éther, ne provoque ni répugnance, ni suffocation quand on sait en ménager les premières inspirations; elle est d'un emploi facile, et possède une énergie et une instantanéité vraiment merveilleuses.

Mais ces avantages sont compensés par des inconvénients qu'il serait dangereux de méconnaître, et dont le plus sérieux est l'aggravation des effets produits pendant un certain temps après qu'on a cessé l'inhalation. De là le précepte de ne pas se guider sur la respiration pour le chloroforme comme pour l'éther, et de cesser l'inhalation dès que commence la résolution musculaire. En regard de quelques autres inconvénients dont nous avons parlé, il faut mettre en faveur du chloroforme l'avantage de ne pas exposer, comme l'éther, à des accidents de déflagration si l'on opère à la lumière. En un mot, si le chloroforme paraît devoir remplacer l'éther comme agent anesthésique, on ne doit pas oublier que l'expérience en trop ou trop souvent exposerait à de terribles regrets, et que ce moyen préférable à l'éther, sous beaucoup de rapports, offre, entre des maux inévitables, infiniment plus de danger.

M. Alquié est l'auteur d'un mémoire ayant pour titre : *Disposition des ramifications et des extrémités bronchiques, démontrée à l'aide d'injections métalliques*. C'était avec le mercure que les injections métalliques avaient été faites jusqu'à présent pour élucider cette question. M. Alquié, au moyen de l'alliage fusible de D'Arcet, a pu, sans altérer les tissus qu'il injectait, obtenir un moule intérieur dont la solidité permet d'étudier parfaitement la disposition des canaux aériens. De l'inspection de ces préparations, soit à l'œil nu, soit à l'aide de la loupe ou du microscope, il résulte, dit l'auteur du mémoire, que les extrémités bronchiques ne se terminent pas en simples canaux cylindriques, mais en renflements vésiculaires, et qu'il n'existe pas de canaux entrelacés ou labyrinthiques, contre l'avis de M. Bourgery; qu'il n'y a pas une seule vésicule pour chaque ramuscule, ainsi que l'assurait Reissensen, car chaque arborescence présente à sa terminaison de dents à neuf pointes granuleuses. Les extrémités respiratoires sont distinctes et non irrégulières, et sans pores propres, comme l'avaient dit Haller et M. Magendie, d'où il résulte que chaque lobule est distinct, et que l'air ne s'exhale point pour passer dans les vaisseaux sanguins, selon la manière de voir d'Everard Home et de M. Defermon. On voit que M. Alquié ne s'accorde guère avec ses devanciers; nous laissons à la commission nommée pour l'examen de son mémoire le soin de décider la question entre eux et lui.

En poursuivant ses études sur la sensibilité récurrente, M. Magendie a été conduit à rechercher quelle peut être l'influence des nerfs rachidiens sur les mouvements du cœur. Tel est le titre d'un mémoire fort curieux dans lequel le célèbre physiologiste résume ses expériences. On a su de tout temps que les impressions morales ou physiques de toute nature modifient les mouvements du cœur; en 1857, M. Magendie s'éleva de mesurer l'intensité des contractions du cœur au moyen d'un instrument que M. Poiseuille avait employé à mesurer la force du cœur aortique, et qu'il avait nommé hémodynamomètre. M. Magendie avait reconnu en 1857: 1^o qu'il existe une étroite relation entre les sensations de toute nature, agréables ou douloureuses, et la fréquence, l'énergie, etc., des contractions du cœur; 2^o qu'on peut, jusqu'à un certain point, mesurer les effets de cette relation au moyen d'un manomètre à mercure convenablement disposé; 3^o que, le plus souvent, l'élévation du mercure dans le tube gradué est en raison de l'intensité des sensations.

L'instrument employé par M. Magendie en 1857 a été modifié par lui et désigné sous le nom de *cardiomètre*. C'est à l'aide de cet instrument qu'il a tenté d'apprécier l'espèce de réaction que les organes, et spécialement les nerfs, exercent sur les mouvements du cœur. Ses recherches sur l'influence relative des racines motrices et des racines sensitives des nerfs l'ont amené aux résultats suivants: les nerfs rachidiens, excités par un agent mécanique ou physique, réagissent sur le cœur et modifient ses mouvements. La réaction cardiaque est plus marquée dans les nerfs sensibles que dans les nerfs insensibles; elle est dans les deux sortes de nerfs rachidiens, en raison de leur degré de sensibilité. Dans certaines conditions encore indéterminées, l'absence temporaire de la sensibilité récurrente dans la racine motrice peut coïncider avec sa réaction sur les contractions du cœur, en sorte que l'on a vu les yeux un nerf insensible lorsqu'on le pince, qu'on le coupe, équi, pourtant sans l'influence de ces manœuvres, agit sur les contractions du cœur, seul organe qui prenne part en ce moment aux sensations latentes excitées dans le nerf. La perte définitive de la sensibilité, directe ou récurrente, détruit toute réaction cardiaque. Un autre mémoire donne le détail des expériences sur lesquelles M. Magendie base ses conclusions. L'illustre physiologiste a une longue habitude

des vivisections, et sait mieux que personne combien de phénomènes inhérents à l'état vital influent comme coefficients sur les résultats que donnent ces expériences. Aussi, dans l'analyse de son mémoire, a-t-il le plus soin de signaler lui-même les causes d'erreurs non prises au milieu desquelles il pense avoir saisi la vérité. C'est à la fois un encouragement pour d'autres physiologistes à des expériences analogues, et un prudent avis sur la nécessité d'observer longtemps avant de conclure.

— Nous devons mentionner encore deux mémoires: l'un de M. Sappey, sur les *Vaisseaux lymphatiques de la langue*; l'autre, de M. Pappenheim, dans lequel ce savant expose les résultats de ses *Recherches microscopiques sur la bile*.

Médecine. — On doit à M. Michéa un travail sur *l'état du sang dans la paralysie générale des aliénés*. Des recherches de l'auteur, il résulte que les globules augmentent dans la majorité des cas; assez souvent ils restent dans leurs proportions normales, plus rarement ils diminuent. La fibrine diminue la plupart du temps à ses limites physiologiques. Quelquefois elle diminue, plus rarement elle augmente. Les éléments solides du sérum restent dans la majorité des cas à leurs proportions normales; quelquefois seulement ils s'élevaient notablement au-dessus de la moyenne. Une fois sur trois à peu près on trouve une diminution des éléments organiques du sérum ou l'albumine entre pour une si forte part. L'eau se montre en excès un peu plus souvent qu'elle ne reste au-dessous de sa proportion.

M. Michéa voit dans l'augmentation des globules et dans la diminution de la fibrine la cause de la congestion cérébrale qui joue un si grand rôle dans l'étiologie de la paralysie générale des aliénés. La diminution des globules amènerait les mouvements convulsifs et les accès cataleptiformes. L'augmentation de la fibrine coïnciderait avec les accès épileptiformes et les autres symptômes d'inflammation aiguë du cerveau ou de ses enveloppes. Enfin, la diminution de l'albumine contribuerait à la formation des épanchements séreux si fréquents dans les dernières périodes de la paralysie générale.

Chirurgie. — Les belles expériences de M. Bonjean sur les propriétés hémostatiques de l'ergotine, après avoir porté d'abord sur les animaux, avaient autorisé déjà des tentatives heureuses dans quelques cas d'hémorrhagie chez l'homme. Deux observations de ce genre ont été récemment communiquées à l'Académie. Le sujet de la première observation est une jeune fille de vingt ans chez qui une gangrène de la lace dorsale du pied et de la partie inférieure de la jambe détermina, lors de la chute des escarres, plusieurs hémorrhagies, partant d'artérioles qu'on ne pouvait fier ni comprimer sur tous les points. Des tampons de charpie, imbibés d'une solution d'ergotine à dix degrés (au pesé-sirop), firent complètement cesser les hémorrhagies. Cette observation a été recueillie à l'Hôtel-Dieu de Lyon dans le service de M. Pétrequin. La seconde, communiquée par M. Bonnet, ancien chirurgien-major du même hôpital, est celle d'un spahis chez lequel une opération avait été faite pour remédier à une cicatrice vicieuse de la face, aucun des moyens ordinaires ne fut employé pendant le sixième jour. Des injections d'une solution de dix grammes d'ergotine pour cent grammes d'eau, faites entre les lèvres de la plaie, arrêtèrent immédiatement et pour toujours l'écoulement du sang. Cette dernière manière d'employer l'ergotine est précieuse en ce sens qu'elle est d'une application facile, et qui permet de ménager les sutures et les appareils dont le dérangement peut tout compromettre.

Hygiène publique. — *Des abattoirs de la ville de Paris; de leur organisation; des fraudes et abus dans le commerce de la viande, et des dangers qui en résultent pour la salubrité publique.* — Tel est le titre d'un mémoire dans lequel M. Hamont s'est proposé de prouver la nécessité d'introduire dans l'organisation des abattoirs certaines modifications, sans lesquelles, suivant lui, ces établissements ne répondront toujours que d'une manière incomplète aux vues du législateur. L'auteur du mémoire demande que dans le choix des employés, chargés de défendre, par leur surveillance, l'intérêt général contre l'intérêt privé, on ne se préoccupe pas uniquement de la question d'intégrité, et qu'on songe aussi à exiger des garanties de capacité qui ne sont pas moins importantes. Qu'importe, en effet, que le surveillant soit intègre s'il ne sait pas reconnaître que tel ou tel animal est malade et doit, par conséquent être l'objet de mesures spéciales. M. Hamont s'élève aussi contre l'introduction dans Paris de viandes tuées hors de l'enceinte de la ville. On conçoit, en effet, que dans ce cas la surveillance des abattoirs manque en partie son but. Enfin, l'auteur du mémoire pense que la cuisson n'aident pas toujours les principes délétères renfermés dans les viandes provenant d'animaux malades, et que par conséquent il convient de proscrire absolument le débit de ces viandes. M. Hamont va même plus loin; il croit que l'usage de viandes provenant d'animaux malades peut avoir une influence fâcheuse sur la santé d'autres animaux qui s'en nourrissent, et que l'administration ne doit pas autoriser les établissements où l'on engraisse des porcs avec des viandes cuites provenant de chevaux malades.

Bulletin bibliographique.

La grande Kabylie, études historiques, par M. DAUMAS, colonel de spahis, directeur central des affaires arabes, à Alger, et M. FABAR, capitaine d'artillerie. 4 vol. in-8. — Paris, Hachette.

Les régions montagnaises qui forment à peu près la moitié du territoire algérien sont presque toutes habitées par des Kabyles, Paris et algériens de race berbère et de dialectes divers. Arabes. On compte autant de Kabyles différentes que de groupes montagnaux distincts. Ces divers Kabyles n'ont entre

Le Bal de Petit-Bourg au Jardin d'Hiver.

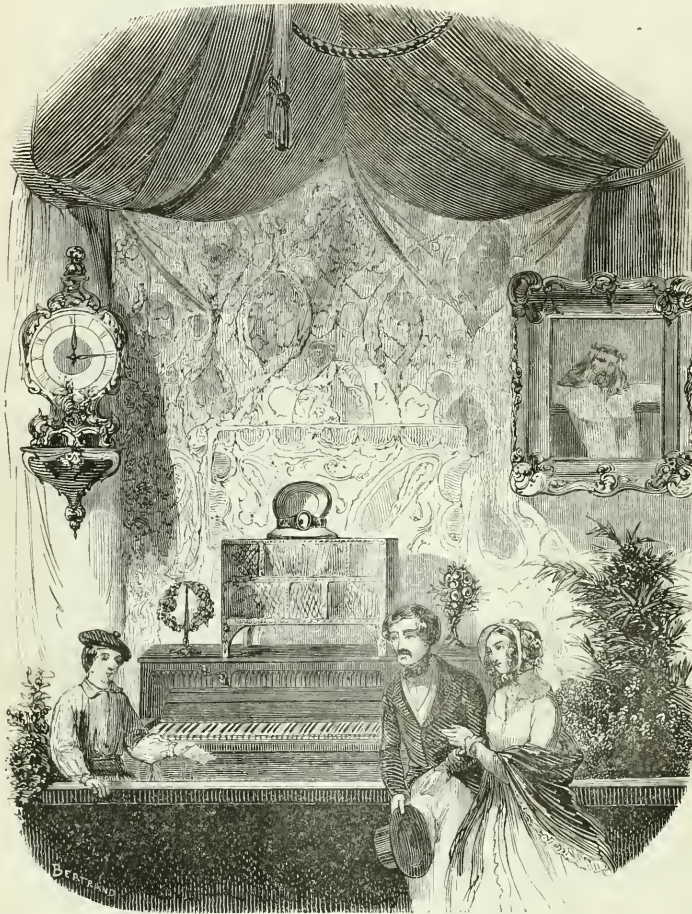
Le bal des artistes au Jardin d'Hiver a produit une somme de 60,000 fr. La bienfaisance n'y va pas de main morte; il ne s'agit que de savoir la faire danser. L'orchestre de M. Strauss a retrouvé des secrets longtemps perdus :

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébaïns on ordre s'élevait.

O puissance de la musique !

... Ce fut jadis un roudeau
Qui fit bâtir les murs de Thèbes
Et tomber ceux de Jéricho.

Voici un nouveau miracle annoncé pour le 22 de ce mois.
Le bal de *Petit-Bourg* a pour objet de venir au secours d'un



Exposition dans le Jardin d'Hiver des lois offerts aux dames par la commission du bal qui sera donné au profit de la colonie agricole de Petit-Bourg, le 22 février.

établissement de bienfaisance fondé il y a quelques années dans l'ancienne propriété de M. Aguado, et où sont reçus de jeunes orphelins et des enfants abandonnés, auxquels l'établissement donne, outre l'instruction convenable, une éducation agricole qui assure, dans l'avenir, l'emploi utile de leur vie.

Laissons parler les ordonnateurs de la fête :

« Illuminations, tentures, décors d'un salon avec le mobilier de la couronne et par l'ordre du roi, qui a souscrit pour 500 francs, tout dépassera ce qu'on aura vu jusqu'ici; et pour comble de merveilles, à minuit, sans aucun supplément de prix, sans qu'il y ait ni loterie, ni tombola, ni vente, une distribution de bouquets sera faite à toutes les dames entrées à cette heure.

« Quelques-unes de ces bouquets magiques, pris par les dames elles-mêmes dans de vastes corbeilles de fleurs, renfermeront, mystérieusement cachés sous leurs feuilles, un petit billet faisant hommage de divers souvenirs magnifiques et de grand prix, tels que :

« Un coffre antique algérien, donné par son Altesse Royale monseigneur le duc d'Anjou.

« Un tableau de 5,000 fr. de M. Henri Scheffer, cédé par lui pour 5,000 fr. à la Société.

« Un bracelet camée, pierre dure, entouré de diamants et pouvant servir de broche, de 2,000 fr., acheté par la Société à MM. Auguste Paul et frères, qui ont bien voulu renoncer à toute espèce de bénéfice sur ce bijou.

« Un cachemire des Indes de 1,500 fr., donné par MM. Opièze et Chazelles, chefs de la maison Gagelin.

« Un piano droit, en palissandre, de 1,000 fr., donné par M. Barthélemy.

« Une pendule antique de 500 fr., donnée par M. Mombro.

« Tous ces objets seront gratuitement offerts par la Société

de Petit-Bourg comme témoignage de sa reconnaissance envers les dames qui auront honoré de leur présence cette fête de charité. Toutes auront au moins une fleur pour souvenir; mais la plus heureuse, la véritable reine de la fête, sera inévitablement celle qui aura eu le bonheur de sauver de la misère, de la honte, peut-être du crime, un pauvre petit orphelin en lui trouvant une mère!..... car un des bouquets donnera droit d'admission gratuite d'un orphelin à la colonie de Petit-Bourg. C'est là une heureuse pensée qui portera bonheur à la Société, et laissera à ce bal un cachet tout particulier de bienfaisance; elle ajoutera encore, si c'est possible, à la sympathie générale.

« Une exposition publique des dons qui seront offerts par la Société a lieu tous les jours, au Jardin d'Hiver, jusqu'au 22 de ce mois, à cinq heures.

« Deux ou trois colons de Petit-Bourg, en costume de la colonie, en font les honneurs, et délivrent des billets de bal aux personnes qui leur en demandent.

« M. Strauss, chef d'orchestre de la cour, dirigera l'orchestre du bal de Petit-Bourg. »

Heureuse celle qui rentrera, ce jour-là, avec un tableau de Scheffer et la conscience d'avoir fait une bonne action; avec le souvenir d'un plaisir honnête et un cachemire. Plus heureuse celle qui aura gagné un orphelin, surtout, comme disait naïvement une dame armée d'une famille nombreuse, surtout si ce lot peut échoir à une mère sans enfants.

Principales publications de la semaine.

JURISPRUDENCE.

Traité de l'instruction criminelle, ou Théorie du Code d'instruction criminelle; par M. FAUSTIN HELLE. Tome III. De l'ac-

tion civile. Deuxième partie. Un vol. in-8 de 816 pages. — Paris, Hingray.

POLITIQUE, HISTOIRE.

Discours de M. Thiers, sur le paragraphe relatif aux affaires d'Italie. In-8 de 28 pages. — Paris.

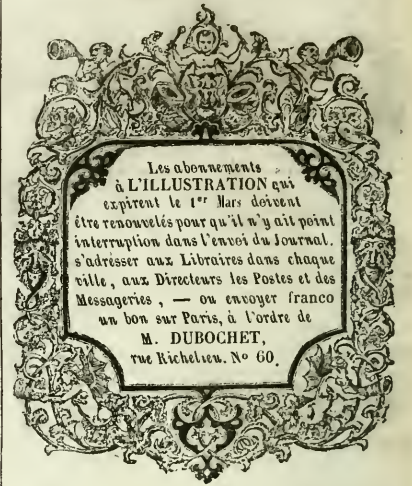
Chambre des députés. — Discussion de l'adresse, séance du 1^{er} février 1848.

Cours d'Etudes historiques; par P. C. DARRAS, pair de France. Tome XIX. Un vol. in-8 de 560 pages. (Suite de la troisième partie. Exposition des faits. — Histoire romaine. VII.) — Paris.

Galerie historique du palais de Versailles. Tome IX. Un vol. in-8 de 500 pages. — Imprimerie royale.

Peinture. Quatrième partie. Portraits.

Armorial de l'ancien duché du Nivernais, suivi de la liste de l'assemblée de l'ordre de la noblesse du bailliage du Nivernais aux états généraux de 1789; par G. DE SOULTRAIT. In-8 de 200 pages, avec 20 pl. — Paris.



Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point d'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue Richelieu, N^o 60.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

En 1840, quand on jouait les Deux journées, c'était assez d'une soirée. Maintenant Monte-Cristo se joue en deux.

On s'abonne chez les directeurs de Poste, aux Messageries, chez tous les principaux libraires de la France et de l'Etranger, et chez les correspondants de l'Agence d'abonnement.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LAGRANGE fils et Compagnie, rue Damiette, 2.